

Pour être agréable à une amie du Lycée Albert Sarraut à Hanoi qui voulait rassembler des documents afin de constituer un témoignage sur la vie quotidienne des Français en Indochine jusqu'en 1945, j'ai fouillé dans mes papiers conservés en vrac dans un carton. J'y ai retrouvé ces notes écrites sur trois petits carnets, au jour le jour, dans la voiture qui nous emmenait pour ces vacances 1943. Je les avais oubliés depuis trente ans!

Il me semble, à leur « relecture », qu'elles donnent une petite idée de la vie que nous menions à l'époque.

Je ne me doutais pas que deux ans après cette toute simple relation de voyage, notre monde à nous, les Français d'Indochine, s'écroulerait le 9 Mars 1945.

Nous avons mené une vie presque normale pendant ces années de guerre.

Le Gouverneur Général, l'Amiral [Jean] Decoux avait pu, grâce à des accords qui n'avaient rien de honteux, passés avec les Japonais, minimiser leur présence en Indochine.

L'Administration française était toujours là, les troupes françaises aussi, qui permirent aux planteurs, aux industriels, aux commerçants, tous, fortement aidés par ce peuple d'Annam intelligent et travailleur, de rivaliser d'ingéniosité pour essayer de faire rouler la machine Indochine avec les moyens du bord.

Utilisant uniquement les productions du pays, inventant, créant, retapant. Pratiquant largement le système D [débrouille], propre aussi bien aux Français qu'aux Vietnamiens, nous avons vécu cette période exaltante où il a fallu ne compter que sur nous-mêmes. Nous éprouvions les mêmes satisfactions que Robinson Crusoe sur son île déserte, lorsqu'il découvrait une utilisation aux matériaux qui lui tombaient sous la main.

Les jeunes ont pu continuer leurs études, les adultes continuer à travailler, tous à recevoir les meilleurs soins grâce aux médecins aux laboratoires pharmaceutiques, aux Instituts Pasteur et Yersin qui poursuivaient leurs recherches dans ce pays aux conditions climatiques assez dures.

Bref, cet état nous a permis de passer les quatre ans de guerre dans des conditions acceptables. Ce qui ne fut pas le cas pour nos voisins Anglais de Malaisie ou de Birmanie, ni des Hollandais de Java qui croupirent dans les geôles japonaises, quand ils ne furent pas tués dès le début des événements.

Alors, quand je repense à toute cette époque où nous avons vécu les dernières années de l'Indochine Française, je me sens pleine de tristesse.

Quel gâchis provoqué par la folie des hommes!

Mais il en est ainsi dans l'histoire de l'humanité. Les cycles se succèdent se renouvellent mais se retrouvent toujours les mêmes, provoqués par le caractère inhérent aux êtres humains le goût de la guerre et l'amour de la liberté.

Il a fallu que nous nous trouvions à ce moment précis de l'histoire de l'Indochine qui vit notre éviction de ce pays !

Pourtant ce pays était le mien.

Mon père y était venu tout jeune, peu après la guerre de 1914, en 1920. Parti comme Directeur Général des Tuileries de l'Indochine, il l'est resté durant toute sa vie indochinoise. Sillonnant l'Indochine du Nord au Sud sans relâche, il découvrit de nombreux minerais qui permirent des fabrications nouvelles pour la mise en valeur des

ressources de ce pays. Connaissant bien l'Indochine, il l'aimait et en estimait ses habitants.

Il prit pour épouse, maman, née d'un père breton, arrivé à Hanoi vers 1890 comme professeur de mathématiques, et d'une mère vietnamienne d'une bonne famille de Ha Dong.

Tous les éléments étaient donc réunis pour que nous soyons de vrais indochinois et que nous restions toute notre vie dans ce pays qui était le notre.

Les événements nous en chassèrent. Ce fut un déchirement total.

Il n'est pas un seul jour que mon esprit ne s'envole vers mon pays lointain que je ne reverrai certainement plus.

Je me suis mariée à un médecin que j'avais connu là-bas et qui m'a donné quatre enfants. Mon mari est mort, mais mes enfants m'entourent de leur affection et sont indulgents pour leur mère qui leur rebat les oreilles de ses souvenirs indochinois.

Malgré le temps, ces souvenirs sont restés très vivaces, de ces années heureuses de notre enfance et de notre adolescence.

Je revois notre famille si unie, avec un père qui était un être exceptionnel et pour qui j'ai toujours eu une admiration sans bornes. Il avait toutes les qualités, y compris la fantaisie et l'humour. Une intelligence perpétuellement en éveil, un enthousiasme toujours présent. Sans avoir une santé énorme, il avait une grande résistance physique qui lui permit de passer des jours et des jours en brousse quand il cherchait ses périmètres miniers. Combien de fois l'ai-je vu se lever la nuit pour surveiller les fours à l'usine quand il y avait des cuissons délicates. Et les trajets Hanoi- Saigon qu'il faisait chaque année pour inspecter les usines de Cochinchine.

Son esprit inventif lui faisait trouver des procédés originaux, des machines extraordinaires et même ce que l'on appelle aujourd'hui des gadgets. Au grand dam de maman qui voyait sa maison transformée en laboratoire!

Maman était heureusement l'élément modérateur. Elle ramenait un peu de calme et de raison dans cette fantaisie effervescente.

Pour papa, tout ce que nous faisons était bien. Tout ce que nous demandions était accordé. Alors, quand nous sentions que ce n'était pas très raisonnable, nous nous tournions vers maman, sachant qu'elle saurait refuser pour notre bien.

Et c'est ainsi que notre vie s'est écoulée à peu près tranquille jusqu'à ce 9 Mars 1945.

Quand je relis ces notes de voyage, je me rends compte de tout ce qui a été fait dans ce pays grâce à des hommes entreprenants et courageux. Bien sûr, comme dans toute société, il y a eu des individus plus ou moins scrupuleux. Mais dans l'ensemble, nous n'avons pas à rougir de l'œuvre réalisée en Indochine.

Il est simplement regrettable que les événements se soient ainsi passés.

Et maintenant, après ces nombreuses années de guerre qui firent tant de morts et qui ruinèrent ce beau pays, il faudrait que ses gouvernants, mettant de côté toute idéologie dévastatrice, acceptent l'aide de toutes les bonnes volontés qui s'offrent. Il faudrait que ses habitants pleins de ressources, puissent à nouveau travailler dans un pays enfin en paix.

Claudie Brugière (née Beaucarnot)
Marmagne, Mars 1990

VACANCES 1943 ou Hanoi – Saigon par le chemin des écoliers

Lundi 28 Juin.

Date mémorable: Nous ne sommes jamais restées si tard à Hanoi. D'habitude, dès le 15 Juin, après la distribution des prix de notre cher vieux Lycée Albert Sarraut, nous partons (maman et ses filles) pour le Tam Dao à la fraîcheur. Le Tam Dao est une station d'altitude 1000 mètres, où les tonkinois viennent se reposer en été. La station est à 90 kilomètres d'Hanoi, mais les vingt derniers kilomètres sont tout en côte et en virages serrés qui nous laissent de vilains souvenirs de nausées.

Par un heureux hasard, cette année, à cette époque, papa doit se rendre en Cochinchine pour inspecter la tuilerie de Long Buu et chercher de nouvelles terres, argiles, et minerais afin de mettre en route de nouvelles fabrications.

Nous en profitons donc pour partir en famille et joindre l'utile à l'agréable.

Nous voilà donc «Sur la Route Mandarine» que Roland Dorgelès a décrite avec tant de grâce!

L'Horloge de la gare marquait 15h30 au passage. Si tout va bien, nous dormirons ce soir à Vinh.

Nous avons produit notre petit effet à la sortie d'Hanoi. Je sais bien que depuis la guerre, les hanoïens voient circuler dans leur bonne ville les véhicules les plus extraordinaires. Cependant, nous leur en avons mis plein la vue avec notre gazogène. Imaginez une Primaquatre noire (notre Renault d'alors) avec 3 énormes cylindres sur le toit. Au dessus des cylindres dont deux contiennent la réserve de charbon et le dernier le filtre à gaz, on a posé deux malles plates. Le tout est recouvert d'une bâche, et comme l'on ne voit pas ce qu'il y a dessous, cela fait une protubérance inquiétante. Sur le pare-chocs avant, on a amarre deux touques (l'une d'huile et l'autre d'alcool). Il ne faut pas oublier les deux pneus de secours que le chauffeur a accroché devant les touques. Le tout fait que l'avant de la voiture présente une analogie curieuse avec le groin d'un cochon.

Nous sommes cinq dans la voiture: Papa conduit comme toujours. Maman est à côté de lui et Nicole, ma petit sœur, dans le trou entre eux deux. Ce que nous appelons le trou dans la famille, c'est l'écart qu'il y a entre les sièges avant. Cet écart existe depuis que la voiture a été réquisitionnée au début de la guerre et transformée en ambulance. Quand on nous l'a rendue, outre ces changements, nous avons même hérité d'une civière!

Enfin bref, Nicole est dans le trou et furieuse de l'être. D'autant plus qu'elle est dodue Nicole!

Mais papa a mis les poids lourds devant parce que l'arrière est déjà assez chargé avec l'usine à gaz logée dans le coffre arrière. Enfin derrière il y a le chauffeur et moi. Nous ne devons pas dépasser 90 kilogrammes à nous deux. Ledit chauffeur mérite bien son nom, car il est préposé au chargement du charbon de bois dans le gazo.

Nous nous casons tant bien que mal. Nous sommes séparés par une mallette, quatre imperméables, deux capelines (je vous recommande les capelines pour voyager). Depuis le départ, je me bats avec elles. J'ai un pied coincé entre deux bouteilles d'eau et l'autre tâtonne pour ne pas écraser un flacon d'eau de Cologne logé

dans un panier. Car le fond de l'auto est tapissé de panier. C'est la spécialité de maman. Quand papa lui demande si nous aurons beaucoup de bagages, «Non mon chou, rien qu'une mallette.» Effectivement, il n'y a qu'une mallette, mais elle oublie de mentionner les douze paniers! Alors on les parsème dans la voiture. Et c'est ainsi que le chauffeur a hérité du panier contenant [mon thermos] où se trouvent les torches électriques.

La voiture roule assez vite maintenant. Nous sommes à quinze kilomètres d'Hanoi. Je regarde le paysage à droite et à gauche de la route. Pourtant, Dieu sait s'il m'est familier! Des rizières...des rizières. Ça et là, un bosquet de bambous et d'aréquieres. Dans chaque bosquet, un petit village.

Le soleil s'est caché derrière une couverture de nuages. Il y a une réverbération terrible et les piétons annamites sont abrutis de chaleur. Nous sommes obligés de clacksonner plusieurs fois avant qu'ils ne se rangent ne sachant jamais s'ils doivent aller à gauche ou à droite.

Que se passe-t-il? La voiture danse sur la route. Je regarde et je vois un bonhomme qui zigzague, son fléau sur l'épaule. Il doit dormir en marchant. On a beau clacksonner, il n'entend rien. On s'en approche dangereusement et puis, tout d'un coup, je ferme les yeux. Un choc assez violent, un bruit de verre cassé. La voiture est arrêtée. Je rouvre les yeux et je vois le gars se diriger sur l'herbe en se frottant le bas du dos. Papa sort et cherche le bonhomme sous la voiture. Il le croyait mort! Quand il le voit indemne et par réaction, il veut lui administrer une raclée. Maman le calme et après, nous être assurés qu'il n'y a pas de bobo (sauf un peu son chargement), nous repartons.

Nous arrivons à Phu Ly, ce qui est prétexte à la plaisanterie traditionnelle: Quelle est la rivière qui passe à Phu Ly? La Gueule. Pourquoi? Parce que Fouly sur la gueule!

Après Phu Ly, si nous tournions à droite, nous arriverions à Chiné, à une quarantaine de kilomètres, la plantation de café de papa Leconte. Puis à Dong Lang, sa ferme. C'est là que sont les immenses séchoirs à café et tout le matériel propre à traiter le café, et à l'ensacher pour l'expédier un peu partout, surtout vers la France avant la guerre. Dong Lang, au milieu des montagnes calcaires est situé en Moyenne Région et peuplée d'une ethnie: les Muongs.

Monsieur Leconte, avec sa belle barbe qui m'a toujours impressionnée, est le vrai patriarche qui règne sur sa famille de douze enfants. Papa l'appelle le Marquis de Carabas (qui ne voyait pas le soleil se coucher sur ses terres). En réalité, son domaine est plus modeste, mais il a tout de même 800 bêtes à cornes dont une ou deux dizaines de vaches laitières qui donnent un lait délectable avec lequel il fabrique beurre et fromage (c'est sa nièce Lucie qui est préposée à cette activité).

C'est un vrai paradis pour nous les jeunes qui passons tous nos petites vacances (Noël, Paques, etc.) chez lui avec tous ses enfants que nous aimons comme des frères.

Les veilles de vacances, il envoie à Hanoi son gros camion bien nettoyé et muni de deux rangées de bancs, faire le tour des pensions de la ville pour récolter les enfants et leurs amis. Puis, c'est le départ pour la ferme.

Il me revient en mémoire les promenades en voiture à cheval, les ballades en barque dans les grottes où coulent les rivières souterraines, les bains dans les arroyos boueux d'où nous chassions les buffles pour prendre leur place, les escalades sur les

énormes meules de foin d'où nous descendions pleins d'égratignures, les douches en batterie le soir avant les repas somptueux. Les cris, les rires, les jeux, l'insouciance....

Voici la chaîne annamitique qui commence. Nous ne la quitteront pas d'un long moment. À droite, c'est aussi Keso. Il paraît qu'il y a une très belle cathédrale. C'est Monseigneur Puginier qui l'a construite avec l'aide de ses ouailles fidèles, lui qui n'avait jamais rien bâti. Il dessina le plan par terre grandeur nature et il fit bâtir sur son plan! Il fallait monter trois marches pour accéder à l'église terminée. Subitement, l'église s'est affaissée de deux mètres sans qu'aucune pierre n'ait joué, sans aucune fissure. Et maintenant, on descend trois marches pour entrer dans l'église!

Nous roulons à présent sur une route surélevée, bordée d'arbres. Nous dépassons des villages. Papa est obligé de donner plus d'un coup de frein pour éviter des bonnes femmes mi-endormies, mi-sourdes. Encore un coup de frein. La Renault danse et je sens une torsion à l'estomac. C'est une petite gardeuse de vache qui a lâché la longe de sa bête au moment où nous passons. Oh la vache! crie papa. On ne sait à qui cela s'adresse.

Dans la rizière, des gamins nus dorment sur le dos de leur buffle. Plus loin sur un petit ponceau, deux gosses également nus lancent des pierres dans le ruisseau. Là, nous croisons un étang couvert de lotus. C'est la pleine saison et les fleurs font une grosse tâche rose. Un *bé-con* a chipé des pistils de lotus qui contiennent des graines. Ces graines ont une vertu dormitive et sont délicieuses. Confites, comme on les savoure au Têt, elles rappellent un peu les marrons glacés, mais d'un goût plus fin.

Voilà le bac de Do Len. Il marche avec une motogodille. C'est un miracle qu'elle marche encore! Nous sortons de la voiture sur le bac et nous en profitons pour vider le contenu du thermos. Un gosse marche dans l'eau au milieu des plantes aquatiques que la rivière charrie. Il mange du jacquier ou pain de singe. C'est un énorme fruit délicieux mais qui pue affreusement. J'adore en déguster une tranche bien charnue et sucrée.

À la sortie du bac, l'arrière de la voiture est si bas que nous perdons la petite lampe qui éclaire le numéro minéralogique. On la retrouve et la rattachons tant bien que mal.

À Ninh Binh, arrêt chez des amis. Nous délestons la voiture de sac de légumes qui leur était destiné. Nous prenons une citronnade, baiser adieux!

Ici, c'est la Baie d'Along terrestre. Les rochers calcaires sont les mêmes qu'en Baie d'Along. Il ne manque que l'eau. Mais il en manque sérieusement. Le moteur commence à chauffer et nous devons rouler longtemps avant de trouver un peu d'eau boueuse d'ailleurs. Nous en profitons pour remettre du charbon dans le gazo. Nous dépassons la borne qui délimite l'Annam et le Tonkin.

Nous voilà dans la Province de Thanh Hoa en Annam. L'auto gaze ! Il est six heures PM. J'extirpe une boîte de biscuits secs d'un panier. Nous nous régalons. Nous nous arrêtons pour boire et pour remettre de l'eau dans le radiateur. Nous nous apercevons alors que le gars que nous avons bousculé tout à l'heure a démolé le phare droit complètement et un peu défoncé le capot.

Nous repartons. La nuit est tombée et une étoile apparaît dans le ciel. Maman demande si c'est l'étoile du Berger. Nous n'en savons rien. Elle en profite pour chanter : «C'est l'étoile du soir, c'est l'étoile d'amour, Les amants les maîtresses s'aiment la nuit le jour. Un poète m'a dit qu'il était une étoile où l'on s'aimait toujours.»

Eh! Ben! Ça doit être rudement fatigant s'exclame papa. Maman mise en gaieté, commence à nous raconter ses amours de jeunesse. Papa glousse de joie.

Le chauffeur somnole. Il a une capacité de sommeil considérable. Même pour faire des courses en ville, il dort au volant.

La nuit se fait plus sombre. On a allumé l'unique phare et il ne marche qu'en code. Avant de partir, papa a porté la voiture au garage et a dit de tout vérifier, les phares y compris. Ils ont trouvé le moyen de monter les phares à l'envers! Nous sommes heureusement abondamment pourvus de torches électriques. Nicole éclaire papa qui remonte le phare. Et j'éclaire le chauffeur qui recharge le gazo.

Le chauffeur et moi servons de thermomètre: quand nos derrières commencent à chauffer, c'est que la combustion tire à sa fin, qu'il n'y a presque plus de charbon. Alors on s'arrête. Notre phare fonctionne bien maintenant. Nous serons obligés d'aller ainsi jusqu'à Hué, car le garage S.T.A.I. [Société des Transports et Automobiles de l'Indochine] de Thanh Hoa a été incapable de nous fournir un deuxième phare.

Le chauffeur a mal calé la touque qui sert à prendre de l'eau. Elle fait un boucan effroyable derrière nous. Il est temps d'arriver à l'étape.

Il est dix heures du soir. Voilà à gauche la route qui mène à la plage de Cua Lo. Auparavant, nous avons laissé sur notre droite le petit village de Xa Doai, le pays des oranges. Elles sont fameuses malgré leur peau verte qui fait croire qu'elles ne sont pas mûres.

Enfin Vinh ! Le premier hôtel où nous nous arrêtons est complet! Un deuxième hésite à nous recevoir. Après bien des palabres, on nous met à l'annexe. C'est propre. Il y a une douche dont nous usons avec volupté. Mais il fait une chaleur terrible. Pour comble de malchance, les rhéostats des ventilateurs sont dans une petite boîte cadenassée. À peine lavés, nous sommes déjà tout en sueur! Ma bourbouille me cause des démangeaisons cruelles. Je me frotte d'eau de Cologne ce qui me brûle encore un peu plus, puis Nicole me saupoudre de talc camphré. J'en fais autant pour elle. Nous transpirons abondamment. Je me couche sur le dos afin que les draps absorbent la sueur. Et je passe une nuit blanche pour avoir bu du café noir aussi tard.

Mardi 29 Juin.

À 7 heures papa tambourine à notre porte. «Etes-vous prêtes? Nous partons tout de suite après le petit déjeuner.» Nous prenons une nouvelle douche, du café noir. Nicole rouspète parce qu'il n'y a pas de lait. Pendant que nous rassemblons les bagages, papa fait le tour des garages pour avoir du charbon de bois. C'est introuvable à Vinh. Nous allons jusqu'à Ben Thuy. Pas de charbon non plus. Il nous reste suffisamment de combustible pour aller jusqu'à Dong Hoi.

Nous attendons 20 minutes au bac de Ben Thuy. Cela sent le poisson sec. Une vieille femme demande de l'argent pour se faire un «*cai ao* neuf.» On lui donne dix sous. Elle n'est pas contente. Ce n'est pas assez. Tant pis!

La voiture marche mal aujourd'hui. Tous les vingt kilomètres il faut mettre de l'eau dans le radiateur. Il est vrai que le vent du Laos qui est si desséchant souffle sans arrêt. Papa dit qu'entre Vinh et Dong Hoi, c'est très aride. Nous le constatons rapidement.

Par endroit la route est d'un rouge-violet. Cette couleur est due au schiste violet?

C'est épatant de voyager avec papa ! Il sait tant de choses dans tant de domaines! Mais il ne faut pas lui parler de botanique: pour lui, toutes les fleurs sont des bégonias.

On s'est encore arrêtés pour prendre de l'eau dans un ruisseau clair, si clair qu'on voit le fond avec des cailloux et des algues qui ont exactement la forme des coraux. On voit des petits poissons qui nagent très très vite. Nicole jette un caillou dans l'eau. Tous les poissons se précipitent dessus. Une bonne femme qui passait sur la route descend dans l'eau, écarte les feuilles mortes qui surnagent et prend de l'eau dans son chapeau conique. Elle boit, puis elle se mouille le visage.

Le décor a changé. Ce ne sont plus des rizières, mais devant nous se dresse une chaîne montagneuse. Sur la crête de la montagne court une muraille. À peu près au milieu de la chaîne, on voit une porte. C'est la Porte d'Annam.

Papa m'explique: «Tu vois, de ce côté de la muraille, nous sommes encore en pays d'Annam. De l'autre côté c'est le pays Cham.»

Les Annamites viennent de Canton, de la plaine chinoise. Les premières dynasties royales annamites avaient leurs citadelles, leurs palais dans la région de Vinh Yen. Puis ils ont guerroyé contre les Chams. Leur deuxième capitale fut Thanh Hoa. Ils repoussèrent encore les Chams jusqu'à la Porte d'Annam. La muraille servit longtemps de limite aux Annamites. Puis ils chassèrent encore les Chams, prirent Hué, s'y installèrent. Enfin ils envahirent la Cochinchine qu'ils disputèrent aux Chams et aux Khmers.

Nous attaquons le col, nous passons au pied de la Porte d'Annam. La Route Mandarine passe dessous. Le moteur souffle. Nous aussi, car il fait de plus en plus chaud et ce vent du Laos est vraiment déshydratant. Nous avons la gorge sèche et il ne reste plus un morceau de glace dans le thermos.

Encore un bac. C'est le bac des Marins. Nous l'appelons ainsi parce que auparavant les passeurs étaient tous déguisés en marins français. Le vent souffle avec une violence inouïe. Il emporte le casque de Papa qu'on rattrape dans la lagune, tout mouillé. La motogodille est sur l'autre rive. À notre appel, elle arrive, mais nous sommes obligés d'attendre plus d'un quart d'heure avant que les passeurs puissent amarrer le bac, tant les vagues sont fortes. Nous fermons les vitres du côté du vent, car les vagues frappent avec violence le flanc du bac et envoient des embruns dans la voiture. C'est de l'eau saumâtre.

Sur l'autre rive, le paysage change encore. La route serpente au milieu des filaos (ces pins des côtes indochinoises). On voit de temps en temps la mer bleue à travers les arbres. Nous traversons un village. Des galettes de riz sèchent sur des claies, un gros cochon noir balaye la route de son ventre et s'enfuit en grognant.

Voilà le terrain d'aviation de Dong Hoi. Papa s'y est posé pendant les manœuvres il y a deux ans. Nous rentrons à Dong Hoi par une porte annamite. C'est l'ancienne citadelle encore entourée d'un fossé où croupit une eau verdâtre. Au bungalow, nous prenons chacun deux citronnades. Nous nous sentons mieux. Nous remplissons le thermos de bière et de glace. Nous achetons du charbon et nous en profitons pour changer un pneu qui ne demandait qu'à éclater. Nous sommes parés.

En sortant de Dong Hoi, nous longeons une lagune bordée de palétuviers. Cela sent bon l'air de la mer. À nouveau un bac. Des petits *bé-cons* se précipitent vers la voiture pour nous vendre des boîtes, des assiettes, des plateaux, des services de fumeurs en bois. En sortant du bac, Papa manque de semer le chauffeur qui rattrape l'auto au vol et s'y engouffre en écrasant ma capeline. Nous dépassons deux pagodes au bord de la route. De chaque côté de la porte d'entrée, il y a un bas-relief d'éléphant agenouillé. Nous traversons un pays de cocagne. Il y a des bananiers, des aréquiers, des papayers, des cannes à sucre, des patates douces, des cocotiers. C'est à peine si l'on aperçoit les pailletes derrière cette végétation.

Sous le soleil torride, les *nha-qués* protégés par leur chapeau conique bêchent, irriguent, moissonnent, cueillent. Les uns sont courbés, les pieds dans l'eau, occupés à repiquer le riz. D'autres tenant le manche de la charrue poussent leur buffle devant eux. On voit des cornes et des têtes de buffle dépasser de l'eau, tout le reste du corps disparaissant dans la vase. Quelques uns en sortent en se dandinant lourdement. D'autres, sortis depuis plus longtemps, nous montrent leur croûte de vase séchée, et craquelée par endroits. On passe un petit pont. La rivière est tarie. Tout son lit est rempli de sable. Le vent y a creusé des stries et on y voit des traces de pas. Le sable est tout blanc et fin comme du sucre. De temps en temps, on voit émerger des bosquets le clocher d'une église. Elles sont rares en Annam. On voit surtout des temples évangélistes ou des pagodes. Ces dernières affluent. Les plus riches ont leur entrée protégée par un écran de maçonnerie sur lequel courent et se tordent des dragons sculptés et où grimacent des tigres farouches et moustachus.

Plouf! On a écrasé un serpent qui traversait la route. Les vaches mélancoliques recherchent les coins d'ombre. Nous nous éloignons de la mer. S'il y a une plage ce soir avant d'arriver à Hué, Papa a promis de s'arrêter pour que nous prenions un bain. Ce matin, nous avons le soleil à notre gauche et Papa a attrapé un coup de soleil dans le cou. Ce soir, c'est Maman qui l'a. Elle se protège derrière un éventail en plumes qu'elle traîne partout. Pour passer le temps, nous grignotons tout ce qui nous tombe sous la dent. La boîte de biscuits voit disparaître rapidement tout son contenu. Nous dévorons également les crêpes et le saucisson annamite achetés ce matin dans un petit village où nous nous sommes arrêtés pour nous procurer du charbon. Cinquante pour cent au moins des gens de ce village avaient les yeux chassieux. C'est qu'ils sont très sensibles à la conjonctivite, et si un membre de la famille l'a, tous les autres l'auront aussi. Ils entouraient la voiture et contemplaient d'un air curieux ces *ong tai, ba tai* qui mangeaient du *do an An Nam*.

Nous roulons en ce moment à un plateau mamelonné. On ne voit plus du tout de rizières, mais de l'herbe et des buissons. Je commence avoir suivant l'expression de Papa «le tutu sans connaissance», tant à cause de l'ankylose due à ma position tordue, qu'à la chaleur du gazo qui commence à me chauffer les fesses. De nouveau la plaine avec ses rizières toutes sèches celles-ci. Ce qui me fait penser que dans un endroit semblable, ce matin durant une halte pour prendre de l'eau, nous avons vu un pauvre homme si maigre, si maigre qu'on voyait son cœur battre sous son peau.

Encore un bac. C'est le dernier avant Hué. Ce qu'il y a d'agréable en Annam, c'est que les bacs sont tous mus par des propulseurs. C'est rapide et plutôt agréable. Ce bac, nous l'appelons «le bac des petits chanteurs» parce que d'habitude, ils montent sur le bac avec l'auto et nous charment pendant toute la traversée par des «*lai ba cho*

toi mot xu» sur tous les tons. Aujourd'hui il fait trop chaud sans doute. Les uns sont parqués dans une paillote, les autres se battent dans l'eau.

Ici, c'est une plantation de bancouliers. Ces arbustes de deux mètres de hauteur portent des noix qui donnent l'huile d'abrasin. L'ombre de la voiture, toute tordue, court à côté de nous. Je me retourne. La voiture soulève une poussière considérable. Les pauvres gens que nous dépassons se décoiffent précipitamment et plongent leur visage dans leur grand chapeau de feuilles.

À Quang Tri, il y a une tour chinoise très pittoresque. Les nuages couvrent le ciel. On y voit un immense arc-en-ciel. Le soleil couchant s'amuse à lancer ses derniers rayons sur les nuages et l'on assiste à une débauche de couleurs, une sorte d'aurore boréale. Et tout à coup c'est la pluie. On ferme brusquement le pare-brise. Maman réclame son imperméable. Je reçois des gouttes dures sur la figure. Cela sent la terre mouillée.

Nous ne sommes plus très loin de Hué. Sur six kilomètres, la route est comme un billard. On roule avec délices. La pluie a cessé mais il fait nuit. Un lapin hypnotisé par le phare demeure immobile au milieu de la route. Papa donne un coup de volant pour ne pas l'écraser. Dans une halte, Maman achète des ananas. Elle les épluche en laissant les yeux que nous recrachons bien vite. Ces fruits sont très juteux et rafraîchissent nos gosiers desséchés.

Pour nous dégourdir les jambes, nous courons, Nicole et moi. Elle me chipe mon écharpe. Je la poursuis en criant pour me défouler.

Cinq kilomètres avant Hué, il y a des paillotes tout le long de la route. Voilà enfin la Citadelle à gauche. Et à droite, la Rivière des Parfums. Hué n'est pas astreinte à l'éclairage de guerre. Il y avait longtemps que nous n'avions vu de lampes non voilées. Cela fait plaisir. Nous pénétrons dans la cour de l'Hôtel Morin à neuf heures tapantes. Nous trouvons deux chambres avec beaucoup de peine. Après une bonne douche, nous descendons au restaurant. Nous sommes les derniers. Il n'y a même plus de glace. L'eau est tiède mais le repas est bon. Nous passons une nuit excellente malgré la chaleur.

Mercredi 30 Juin

C'est Maman qui vient nous réveiller. Nous regardons l'heure: 9h30! Ça n'est pas possible ! Papa est sorti depuis longtemps emmener la voiture au garage. Nous descendons déjeuner après une bonne douche et retrouvons Papa au garage. Le phare est déjà réparé. Le gnon du capot repoussé. Il reste à faire la vidange. Mais nous ne repartirons que demain matin. Nous faisons avec Maman le tour de la ville en pousse. Nous visitons le Musée Khai Dinh qui se trouve à l'intérieur de la Citadelle. Cette citadelle est immense. Le fosse autour est rempli de fleurs de lotus. Le Musée est en réparations. Nous entrons cependant. Tous les objets sont en vrac dans les vitrines. Il fait chaud. Nous voulons également visiter le Palais Impérial, mais il faut une autorisation de la Résidence Supérieure. Tant pis pour le Palais. Nous faisons quelques boutiques à la recherche de chapeaux de paille qu'une dame du Tonkin nous a recommandés. Nous ne trouvons que d'affreux chapeaux en jonc tressé. Un tour au marché où nous achetons de la pâte de fruits enrobée de sésame. C'est délicieux. Nous rentrons à l'hôtel pour déjeuner. Cette après-Midi, nous irons visiter les tombeaux des empereurs d'Annam. Je suis la seule de la famille à ne pas les connaître, n'ayant

jamais eu le temps de les visiter malgré de nombreux passages à Hué. Une jeune fille qui habite la ville depuis quinze ans nous sert de cicérone. Nous côtoyons la Rivière des Parfums un moment, puis nous tournons à gauche. Nous roulons au milieu des pins. Ce paysage mamelonné est caractéristique des environs de Hué. Les rois ont vraiment choisi l'endroit rêvé pour se faire enterrer. Pour ma part, j'aimerais mieux y vivre.

Nous sommes passés devant l'Esplanade du Sacrifice au Ciel et la Terre. Tous les trois ans, une cérémonie y a lieu : le Nam Giao.

Nous roulons encore un bon moment avant d'arriver au Tombeau de Tu Duc. La Porte d'Entrée est assez imposante. Nous marchons sur un chemin dallé. À droite, il y a un pavillon qui s'élève au-dessus de l'eau. C'est là que les Reines se dévêtaient, car ce sont les Bains des Reines. Il y a une île artificielle dont on aperçoit l'assise en terre. L'eau est maintenant pleine de lotus. À gauche, on monte un escalier, on pénètre dans une cour et au fond se dresse un temple. On y entre. Il contient des objets ayant appartenu au roi, les présents qu'il a reçus des Français de l'époque. Dans des boîtes en verre, on voit des pots de fleurs contenant des plantes en or avec des fruits constitués de pierres précieuses. Deux vieilles femmes le crâne rasé et chargées de veiller sur le repos de l'âme de Sa Majesté nous regardent d'un air inquiet. Nous descendons, contournons le canal qui mène au bain des Reines. Après avoir gravi quelques marches et passé une Porte, voilà de nouveau une cour. De chaque côté, formant une haie, se trouvent un éléphant, un cheval et quatre mandarins. Papa trouve que l'éléphant a les pattes un peu raides. Notre cicérone nous dit de faire un vœu dans l'oreille de l'éléphant. Il sera exaucé!

Plus haut, sous un toit, il y a une grande stèle avec des caractères chinois gravés. Ce sont des vers que Tu Duc aurait lui-même écrits. Il était poète à ses heures. De chaque côté de la stèle, il y a un genre de tour. Ces sont les pinceaux. Les rois ont droit à deux pinceaux, les reines à un seul. Derrière la stèle et quelques mètres plus bas, il y a un bassin

en forme de mangue. De l'autre côté du bassin, on voit les murs d'une nouvelle enceinte plus petite, fermée par la porte interdite en bronze ou plutôt en plaques de cuivre. Il y a un petit trou dans la porte, j'y coule un regard aussi rapide que perçant. Mon œil avide n'aperçoit qu'un écran en maçonnerie. Le roi est enterré quelque part dans l'enceinte, personne ne sait exactement où, car on a décapité ceux qui avaient enseveli le corps. La visite du tombeau est terminée. À la sortie, un petit *bé-con* s'avance vers nous en tendant un petit bouquet jaune et rouge, les couleurs de l'Annam. On dirait qu'il va réciter un compliment. Maman lui donne des sous. Il saute comme un cabri.

Nous remontons dans la voiture dont nous avons fermé toutes les portières à clef car toute une tribu de *bé-con* l'entourait. Nous continuons à rouler parmi les pins qui répandent une douce odeur de résine. Il y a également de somptueux flamboyants. Arrivés à un petit village, j'aperçois un écriteau «Bac Minh Mang.» Il faut donc traverser la rivière? Papa qui connaît, préfère rester auprès de la voiture. Nous embarquons sur un petit sampan. Je laisse pendre une main dans l'eau: elle est tiède. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivons sur l'autre rive. Nous passons dans un sentier sous des arbres centenaires qui forment une tonnelle. Nous pénétrons dans l'enceinte du tombeau de Minh Mang par une porte de côté.

Ce qui caractérise Minh Mang et qui en fait le charme, c'est l'eau. Minh Mang est entièrement entouré d'eau. Dans la première cour, on retrouve la même rangée de Mandarins qu'à Tu Duc. Mais ce qui choque, ce sont deux griffons dorés et dont la dorure a passablement craqué, que l'on a mis sous cloche. Ces deux monuments de verre jurent terriblement. Plus haut, il y a également une stèle mais qui n'est gravée que sur une face. Enfin, au fond, encore un temple pour le repos de l'âme royale. Mais la porte en est fermée. Nous ne pouvons visiter. Si ma visite s'était bornée à cela, j'aurais été un peu déçue. Mais tout le charme de ce tombeau se trouve derrière le temple.

De chaque côté, au bord de l'eau, se trouve un petit kiosque. Un pont les sépare, dont l'entrée et la sortie s'ornent d'un portique en pierre très travaillé. Enfin, tout il à derrière, l'enceinte interdite. Je partis enchanté du site de Minh Mang.

Nous retrouvons Papa en arrêt devant trois Moïesses pouilleuses. Nous avons soif. Un négociant de l'endroit nous offrit du thé vert. Nous n'étions pas habitués à ce goût et fîmes la grimace, mais nous dûmes reconnaître que c'est une boisson très rafraîchissante.

Nous devons encore visiter Khai Dinh. Nous dépassons une troupe de scouts qui chantaient en marchant. Ils arrivèrent presque en même temps que nous au tombeau de Khai Dinh. Quelle déception!

Le tombeau est à flanc de coteau, bien plus petit que les précédents. Il est tout gris et paraît triste. Il y a un tas de marches qui rappellent à notre cicérone la Gare St. Charles à Marseille. Il y a des dragons en guise de rampes. Leurs yeux sont faits de tessons de bouteilles.

Au premier palier, c'est la maison du gardien. Au deuxième se trouvent deux rangées de linhs et de mandarins. Enfin, c'est la tombe. Les salles sont immenses, le plafond très haut. Les murs sont blancs et noirs. La première salle est pleine de verroteries. Sur les murs, la décoration est faite de morceaux de bouteilles et de bleus de Chine de grande valeur que l'on a concassé afin de dessiner des caractères chinois et des mosaïques. Tout cela est bigarré et manque de charme. Le gardien nous ouvre la Salle du Trône. Il y a un autel en maçonnerie sur lequel est posée une statue de Sa Majesté toute dorée. Le cercueil se trouve sous l'autel. C'est le seul roi qui ait été enseveli de cette façon. Il y a un escalier derrière la statue du roi, nous le montons et nous arrivons au musée du roi. Il contient tous ses objets usuels, son turban, le costume qu'il portait lors d'une cérémonie à Hanoi, son habit de cour, ses bottes, son réveil, ses décorations, ses armes et même son parfum. Il employait «ce que femme veut.» Il fait lourd et humide dans cette pièce. Nous en sortons déçus. Je lève la tête et aperçois des clochettes sur le toit. C'est pour chasser les mauvais génies quand il y a du vent. À la sortie le gardien veut notre signature sur le livre d'or. C'est un vulgaire cahier d'écolier. Je suggère à Maman une phrase lapidaire, elle se contente de mettre son paraphe. En face sur la colline, il y a un tombeau plus modeste. C'est celui de Sa Majesté la Reine Mère de Bao Dai.

Nous revenons lentement vers Hué parmi les pins odorants. Dans cet endroit privilégié, les Bénédictins ont l'intention de bâtir un couvent. À droite, c'est la Montagne des Sept Cheveux. La montagne est couverte d'arbres et au sommet, il y a une sorte de clairière sur laquelle se dressent sept pins longs et peu fournis. Au fond, c'est l'écran du roi. C'est une montagne en forme d'écran dont la crête est parcourue par une rangée de pins. Et de quelque côté qu'on la regarde, elle a la même forme.

Nous revenons à Hué enchantés de notre promenade.

Nous dînons et allons nous coucher. Le cinéma Morin est à deux pas de notre chambre. On y joue «Le cœur en fête», un film américain que nous avons déjà vu à Hanoi. Avec Nicole, nous commentons: «tiens, elle (l'héroïne) est en train de faire ceci, elle est sur le balcon et chante Siboney.» Puis c'est la scène de la forêt. Enfin, c'est la Sérénade de Schubert dans un décor ridicule de music-hall. Nous nous endormons au son de la Marseillaise et de l'hymne annamite qui terminent la séance.

Jeudi 1er Juillet

Au matin, nous partons pour Quang Ngai. La sortie de Hué est verdoyante. À notre gauche, une lagune immense; à droite, la voie ferrée bordée de longs pins. La route est droite et bien entretenue grâce aux essais que Sa Majesté fait avec des voitures ultrarapides. Voilà la route qui mène à Bach Ma, station d'altitude (1500 mètres). De là-haut, on a une vue splendide sur la mer. Beaucoup de gens de Hué y ont une villa et même les Tonkinois commencent à y construire. Pendant que nous montons le Col de Phu Gia, la voie ferrée se perd sous un tunnel. À la descente du col et à droite s'étale la lagune de Lang Co. C'est magnifique. On dirait un fjord. La montagne tombe à pic dans l'eau. Les palétuviers baignent leur chevelure étrange dans l'eau claire. Voilà Lang Co et ses filaos. Ici, la paillote-buvette où nous nous sommes arrêtés l'an dernier pour manger des huîtres et acheter des hippocampes séchés. Nous sommes dans un mois sans «R» cette fois, et il vaut mieux s'abstenir d'en manger. D'ici, on voit un col là-haut, c'est le Col des Nuages. Nous y serons tout à l'heure.

Après le pont de Lang Co, c'est la montée lente du col. De la corniche où se trouve la stèle de Pouyanne, nous avons une vue extraordinairement belle. Lang Co s'étend entre la lagune et la mer. Il y a une plage splendide. Nous continuons à monter «slowly but surely.» Nous surplombons la mer de plus de cent mètres. La voie ferrée est bien au-dessous de la route. La mer est claire et l'on voit très nettement les rochers. Il y a des petites voiles sur l'eau bleue. À l'horizon, le soleil tape si fort sur l'eau que son scintillement nous fait plisser les yeux. Le moteur chauffe. Nous cherchons une source pour remettre de l'eau. La route est en meilleur état que l'année dernière. Ce n'est pas étonnant; voilà un rouleau compresseur et des coolies qui cassent des pierres. Tiens, une source! Nous nous arrêtons à l'ombre. Nicole et moi sautons sur des pierres branlantes et trempons nos mains dans l'eau. Elle est très fraîche. Des sensibles poussent auprès de l'eau. Je les taquine, elles se referment. Pendant ce temps Maman interroge le caï des travaux: il lui apprend que l'entretien du Col des Nuages revient moitié à la ville de Tourane, moitié à la province.

Nous repartons. Quelle vue! À chaque virage, nous voyons soit la mer, soit la forêt; nous voilà au point culminant (495 mètres). Des nuages couvrent le sommet de la montagne. Il y en a toujours. Sur la gauche se trouvent un ancien fort et une porte. C'est la descente du col. Tout à coup, après un tournant, on aperçoit l'immense rade de Tourane. C'est grandiose!

Maintenant, devant nous, une montagne toute brûlée, et de chaque côté de la route, de grands rocs noirs. Au sommet de la grande montagne, des petites maisons brillent au soleil. C'est Ba Na, la station d'altitude de Tourane. Nous arrivons à Nam Ô,

le pays du nuoc-mâm. Maman tient à y acheter deux bouteilles. On s'arrête. Palabres, et nous repartons, alourdis d'un liquide odorant.

Il y a des cultures dans le sable tout blanc et des tombes toutes rondes. Ça et là, une stèle de marbre. La route est couverte de sable blanc. On dirait un paysage de neige. À Tourane, nous cherchons un garage pour avoir du charbon. Nous faisons trois fois le tour de la ville sans trouver de S.C.A.M.A. [Société...]. Nous nous arrêtons au marché où l'on vend de la braisette. Elle donne moins de calories que le charbon préparé spécialement pour gazo. Mais cela vaut mieux que rien. Puis nous allons déjeuner à l'Hôtel Morin encore. En passant devant la Poste, Papa s'arrête pour envoyer un télégramme à nos amis de Quang Ngai afin qu'ils nous retiennent deux chambres au bungalow. Tout de suite après déjeuner, à une heure, nous repartons. À la sortie de Tourane, se trouve le Musée Henri Parmentier (statues Chams).

Au bout de six kilomètres, le moteur fait entendre un bruit curieux et la voiture se fait poussive. Sur l'air de l'Internationale, je chante en moi-même «C'est la panne fatale!» Papa et le chauffeur vérifient le moteur. Ce doit être une soupape qui ne ferme pas. On revient tant bien que mal à Tourane. Nouvelle recherche de ce garage introuvable. On interroge un *bé-con* qui nous indique une direction. Ce n'est pas là. Un soldat nous montre la route opposée. Enfin nous arrivons dans un enclos sans pancarte. Il y a plusieurs voitures démontées à l'intérieur. C'est là !

Il fait chaud sous la tôle ondulée qui recouvre le hangar. Le patron n'est pas là mais le caï a déjà diagnostiqué la panne. Cela va prendre cinq heures. Ce sera moins long que Papa ne pensait. C'est égal, il est furieux. «Tu vois, je n'enverrai plus jamais de télégramme. J'annonçais notre arrivée pour 17H, il faut que je téléphone pour les prévenir.» Il s'en va à la Poste. Nicole et moi piochons dans la boîte à biscuits. Maman est à la recherche d'un endroit propice. Nous la retrouvons au bout d'un quart d'heure assise sur les marches d'escalier de la maison du patron, le turban en bataille, échevelée et s'éventant avec son *caï quat* de plumes. Nous nous asseyons à côté d'elle, Papa vient nous rejoindre au bout d'un moment. Nous bavardons quand surgit la femme du garagiste. Elle nous invite à nous rafraîchir. Nous passons une heure chez elle, puis nous faisons un tour en ville. Les bordures du trottoir sont en marbre. À Tourane tout est en marbre d'ailleurs: les escaliers et même les port-couteaux de l'Hôtel étaient en marbre rose.

Nous achetons des carnets, puis prenons des boissons fraîches à l'Hôtel Morin, face à la rivière. Il y a un grand vent et il fait bon.

À notre retour au garage, la voiture est prête. Nous partons. Montagnes de marbre. À trente et un kilomètres de Tourane, c'est Faïfoo, la ville des pêcheurs chinois. Très pittoresque. Nous traversons une large rivière sur un pont agréable. C'est le Sông Thu Bon. Dans la campagne il y a des petites norias que l'on fait tourner en marchant dessus. Il y a au moins trois personnes sur chaque roue. De nouveau c'est la paysage canadien. À Tam Ky, on rencontre un tas de charrettes contenant des coquillages qui vont servir à faire de la chaux. Nous arrivons à 17h00 à Quang Ngai et allons directement chez nos amis pour dîner. Papa, un peu fatigué, a l'intention de passer la journée de demain à Quang Ngai. Au bungalow, Papa et Maman ont une chambre dans le bâtiment central. Nous sommes à l'annexe, Nicole et moi.

Vendredi, 2 Juillet.

Papa, Nicole et moi prenons des pousses pour aller visiter les norias de Quang Ngai. Nic[ole] et moi avons mis les sombreros achetés à Hué et obtenons un gros succès. Les pousses sont durs et inconfortables. Comme ceux de Hué, ils ont un grelot en guise d'avertisseur. Cela tintinnabule, on se croirait en voiture à cheval. Pour protéger leurs pneus, les coolies ont cousu par dessus de vieux pneus de bicyclette.

Nous traversons le long pont de Quang Ngai. La rivière, le Sông Tra Khuc est presque à sec. Nous descendons des pousses. Papa me montre d'abord un petit canal. «Tu vois, c'est là que l'on juge du débit de la noria. C'est assez puissant. Chaque noria se compose d'environ huit ou neuf roues de bambou qui baignent légèrement dans l'eau. Les habitants ont fait des digues pour créer une différence de niveau d'eau afin de produire un courant. La dénivellation est d'environ trente centimètres. Ce sont des pales de bambou qui font tourner les roues. Ces pales sont des petits *caĩ phen*, c'est à dire du bambou tressé. Ce sont les Chinois qui ont fait cette découverte: l'eau en appuyant sur une surface percée produit une pression beaucoup plus forte que sur une surface pleine. Les Annamites ont utilisé cette propriété. Ils l'emploient également pour les gouvernails de leurs jonques. Il y a environ dix palettes disposées suivant la ligne des rayons de la roue. La roue a un diamètre de cinq mètres environs. Entre chaque pale, et disposés obliquement sur l'horizontale, il y a des bambous creux. Quand ils plongent dans l'eau, ils se remplissent, et arrivés au point culminant de leur course, ils lâchent leur eau dans le canal principal. On perd jusqu'à 50% de l'eau durant l'ascension à cause des fuites dans les bambous et du canal en bambou tressé. L'axe de rotation est constitué par un tronc d'arbre qui tourne sur le bambou. Cela crépite et ronfle comme un moteur. Chaque noria développe une force d'à peu pros 20 CV. Toute cette eau élevée sert à irriguer les cultures. Les propriétaires des norias se font donner le quart de la production par les cultivateurs. Ces norias ne fonctionnent que trois ou quatre mois par an, à la saison sèche. On les démolit après usage.»

L'après-Midi, nous nous sommes baignés dans le Sông Tra Khuc. On se serait cru dans la Loire aux basses eaux. L'eau était chaude. En revenant, nous nous sommes arrêtés devant une marchande d'épis de maïs. Elle nous en a fait griller quelques uns que nous avons dévoré avec appétit, le bain nous ayant creusés. Nous passons la nuit à nous gratter, Nicole et moi. Ce sont les punaises et les moustiques. C'est avec joie que nous quitterons demain les délices de Quang Ngai.

Samedi 3 Juillet

À sept heures trente, le gazogène, trépidant d'impatience, nous attend. C'est qu'aujourd'hui l'étape sera longue, Quang Ngai à Nha Trang, 400 kilomètres Il faut partir tôt. Le premier village rencontré est Mo Duc. La région est couverte de rizières et rappelle le Thanh Hoa. Plus loin, c'est Duc Pho. À quelques kilomètres de là, mes parents ont perdu une roue, il y a deux ans. Ils ont du revenir à Quang Ngai par le train. Nous longeons une lagune, puis, nous grimpons une corniche. Plus bas ce sont les salines de Sa Huynh qui appartiennent à l'Administration. Sur une immense surface on voit les marais salants, les bassins de décantation. C'est gris et sale ! Ca et là, un tas de sel protégé par des feuilles de latanier. Au village même de Sa Huynh, il y a une colonie de vacances dans l'école vide.

Encore du sable, des cactus, des filaos. Derrière la mer toujours aussi bleue. Nous grimpons une nouvelle côte. Au sommet on voit s'étendre à nos pieds une plaine avec des cocotiers à perte de vue. Et ici la voie ferrée passe au dessus de nous. Tout à coup, je vois de la fumée derrière mon dos. Je crie «Il y a quelque chose qui prend feu!» et je ne suis pas très rassurée. On s'arrête. C'était le cadre en bois du tamis qui sert à cribler le charbon qui prenait feu. Le chauffeur écope de l'eau dans la rizière et l'arrose. Il en profite pour mouiller aussi sa pipe à eau qui commençait à sentir le roussi. Nous roulons au milieu de millions de cocotiers. C'est d'abord Tam Quan, le premier village des cocotiers, puis Bong Son. Nous y achetons des noix de coco. Il y a un grand pont au dessus d'une rivière très claire. À deux cents mètres de nous et parallèlement c'est le pont métallique du chemin de fer. Nous roulons vingt-six kilomètres presque sans interruption dans les cocotiers. Puis on n'en rencontre plus que par bouquets.

À une dizaine de kilomètres de Qui Nhon nous sommes frappés par la beauté des toitures des maisons. Elles sont en paille très épaisse, ont une forme élégante et souvent le pignon est décoré de lattes de bois disposées avec art. C'est dans cette région que l'on trouve de jolis petits canoës genre canadiens. Papa veut nous en acheter pour descendre le Danhim de Dran à Djiring. Il nous recommande de bien regarder dans les cours des paillotes. C'est là que les gens font sécher les petites embarcations. Mais nous avons beau écarquiller les yeux, rien dans les cours, rien sur les rivières, rien sur les mares. D'ailleurs il n'y a presque pas d'eau. C'est la saison sèche. À un village où nous nous arrêtons pour remettre du charbon, maman interroge une tonkinoise. Il n'y a pas de bateaux en ce moment. En été ils craquent. Les villageois les refont chaque année aux hautes eaux. Pas de chance! Dix kilomètres avant Qui Nhon, sur une petite rivière, nous apercevons l'un de ces petits canoës. Il est unique. Papa l'essaye et tombe dans l'eau jusqu'à mi-cuisses. Le bateau est plein d'eau, l'essai n'a pas été concluant, mais papa l'achète cependant et nous l'amarrons sur le toit de l'auto, à l'aide de fil de fer. Nous avons tout du biplan. Ainsi lestés, nous faisons une entrée remarquée dans Qui Nhon, à l'Hôtel Morin où nous retrouvons des connaissances tonkinoises.

Nous déjeunons, contemplons la mer de la terrasse et à 13h00, nous repartons. Qui-Nhon est dans un cul de sac. Il nous faut donc refaire en sens inverse le même chemin qu'à l'aller sur cinq kilomètres. Nous revoilà sur la Route coloniale no. 1. Adieu à la Tour d'Or et à la Tour d'Argent, deux tours chames non loin de Qui Nhon. Nous avons vu dans la ville une femme chame avec sa tunique verte et son air farouche. Elles sont presque toujours vêtues de vert ou bleu, mal coiffées et l'air sauvage. Elles portent des charges considérables sur la tête. On en voit beaucoup vers Phan Rang.

Des bandes de canards nagent sur les mares à moitié sèches. Tout à l'heure, nous avons dépassé une borne: Hanoi 1041 kilomètres, Saigon 640 kilomètres. Nous avons fait plus de la moitié du chemin. Maintenant, c'est un paysage accidenté et pittoresque. Tout autour de nous des montagnes. Nous roulons sur un plateau peu élevé. Ça et là un mirador qui sert pour la chasse. Encore un col à gravir, c'est le col de Cu Mong. Du sommet, on voit une jolie petite vallée encaissée au milieu des monts. Dans la vallée, il y a des cultures et même une pépinière. Une voile sur la rizière. On traverse un second pays de cocotiers. Il côtoie la mer. C'est joli comme tout. On se croirait dans une île du Pacifique. Il est 14h30. Le chauffeur dort, sa tête se penche

doucement sur ma capeline. Avant qu'il ne l'écrase, je l'enlève prestement. Maman a mis un des chapeaux de cow-boy sur la tête et branle du chef. Nicole somnole. Elle ouvre les yeux de temps à autre quand j'admire bruyamment le paysage. Il n'y a que papa et moi de lucides dans la voiture. Il y a beaucoup de feldspath le long de la route. C'est là aussi que papa prend sa bentonite, un produit céramique. Nous arrivons aux abords de Sông Cau, un joli petit patelin au milieu des cocotiers et non loin de la mer. Il y a des rizières en gradin par ici. Des monticules de sol resplendent au soleil.

Nous avons des amis à Sông Càu il y a quelques années. Ici Sông Càu ville. Il y a même un square! Les petits voiliers blancs jouent sur la mer. On fait de très jolies jarres émaillées dans la région.

L'étape Quang Ngai – Nha Trang est vraiment la plus pittoresque. Encore un courbe. On a une vue aérienne de Sông Càu, de la rade, des rizières en gradins (argiles noires plastiques réfractaires alumineuses).

Toutes les montagnes sont cultivées. Toutes les parcelles de terre sont compartimentées. On dirait le bocage vendéen. Ce sont des terres basaltiques. Et cela ressemble aussi au Morvan de papa (col de Gioc Gang). Je rêve et pense à mes grands-parents en France, justement dans le Morvan.

Col de Gand Ho, le route est en corniche. Il y a encore des tombes rondes dans le sable, mais elles sont entourées de pierres grises. De loin, on dirait des puits. Là bas sur la montagne, il y a des feux. Les montagnards brûlent la végétation pour faire des rizières propres à la culture.

Nous avons vu plus fort que nous avons rencontré un autobus, portant sa hauteur de bagages. On ne comprenait pas comment il pouvait avancer. Toutes sortes de membres sortaient des ouvertures. Ici une tête, là un coude, là une main ou un pied! Chapeau!

À chaque arrêt, une troupe de petits *bé-cons* et parfois des adultes viennent nous admirer. À chaque départ, je me retourne pour voir si nous n'avons rien fait tomber. Derrière, la troupe cherche fébrilement pour la même raison. Le bocage vendéen se poursuit. Ces montagnes plates au sommet ont des airs de pyramides tronquées mexicaines. Loin à l'horizon, on aperçoit un rocher sur la montagne. C'est le rocher du Moine. De près, on dirait un capucin en robe de bure. Nous passerons au pied dans plus d'une heure. C'est le début du Varella. Il y a de nombreuses voitures à cheval bondées sur la route. Elles se rangent avec lenteur après mûre réflexion.

Voici Tuy Hoa. Pour aller en ville, il faudrait tourner à gauche. Nous brûlons Tuy Hoa. Il y a une tour chame sur la colline qui domine la gare. On voit le bungalow en passant. C'est le troisième et dernier (il y a en a un à Dong Hoi, un à Quang Ngai, et celui là). Nous traversons deux ponts. Le deuxième est le plus long que nous ayons traversé en dehors du Pont Doumer. Il a au moins 1 kilomètre de long. Le pont du chemin de fer, parallèle est métallique à 4 mètres de nous.

Le Moine se rapproche insensiblement. Aux inondations, la route que nous suivons est régulièrement submergée. À droite, c'est la Sucrière de Tuy Hoa, d'ailleurs distante de plusieurs kilomètres de cette ville.

La vaste plaine couverte de rizières que nous traversons est entièrement irriguée par le barrage Bao Dai. Il y a du riz partout. L'air est chaud. On en reçoit des bouffées dans la voiture. Nous sommes au pied du «Moine». Voilà le monument commémoratif du dernier tronçon de rail du Varella. Au pied du Moine, il y a de grands rochers noirs

tout ronds. C'est chaotique. La végétation est luxuriante. Dire que le moine paraissait si éloigné! Nous le laissons déjà derrière nous. Nous nous arrêtons au même endroit que l'an dernier pour faire de l'eau. C'est une source d'eau claire et vive. On voit des petits poissons nager. Maman prétend qu'elle en a vu un gros comme son bras.

Pendant ce temps, Nicole cherche un endroit pour se recueillir. Cela dure un moment.

La montée du Varella ressemble à celle du Tam Dao, mais en moins long et moins pénible. Puis c'est la corniche. C'est tellement beau que je m'arrête d'écrire pour mieux savourer.

Nous surplombons la baie de Vung Ra. Il y a de jolies petites plages avec des villages de pêcheurs. Et puis, après un tournant, on contemple le large et *isola bella*. C'est une île que papa s'en appropriée moralement. Chaque fois que nous passons par là, nous sommes euphoriques. L'île est à trois kilomètres de la côte. D'un côté elle surplombe à pic la mer. À droite, elle descend en pente douce et verdoyante sur une petite plage. Que j'aimerais y vivre!

Tout à fait à l'horizon, derrière *Isola Bella*, ce sont les contreforts du Lang Bian. La voie ferrée est bien plus basse que la route. Elle passe sous de nombreux tunnels pour éviter les virages. (gare de Daï Lanh). Nous longeons la plage de Daï Lanh. Maintenant, il y aura plusieurs cols à gravir avant d'arriver à Nha Trang. C'est d'abord le Deo Co Ma que nous montons allègrement. Adieu *Isola Bella*. Nous la perdons de vue derrière un tournant. On voit une maison tout en haut qui domine la mer. Elle a été longtemps en vente, ne trouvant pas preneur à cause du paludisme. Il pleut sur la montagne en face de nous. Je reconnais le paysage des environs de Ninh Hoa. Nous avons été à la chasse par ici avec des amis. Mais pas notre père, qui lui ne chasse que les cailloux. Il y a beaucoup de gibier et même des tigres. C'est pour cela que l'on voit de nombreux miradors émerger des bosquets. Il n'est que 18h00 à peine et déjà le soleil a disparu. Le ciel est nuageux, il fait bon maintenant.

La route est bordée d'un cordon de pierres à droite et de tas de bois à gauche. Les grandes charrettes tirées par deux bœufs nous bouchent le passage. Il faut rouler lentement. Derrière les nuages, le soleil essaie de lancer quelques rayons. Les montagnes sont bleues à l'horizon.

Voici Ninh Hoa. La dernière fois que nous sommes venus, nous y avons acheté de minuscules torches électriques de toutes les couleurs. Maman cherche partout son éventail à plumes de poulet. On finit par le découvrir sous les fesses de Nicole, tout fripé et tout hérissé. Je console maman en lui disant que son *caï quat* ressemble à du cygne.

18 heures trente. C'est l'heure mauve. Les montagnes sont mauves, les petits nuages sont mauves aussi, la route même est mauve.

Par ici, c'est plein de marécages avec des palétuviers. L'endroit doit être très palustre. Je me gratte continuellement le dos et le ventre. Ce n'est pas la vermine mais les derniers spasmes de ma bourbouille. Nous sommes si fatigués que nous ne parlons plus.

Nha Trang, plus que 16 kilomètres Je reconnais les îlots que l'on voit de la villa de nos amis. Le dernier col avant Nha Trang est celui de Ru Ry. Nous faisons quelques arabesques avec l'auto. Au loin, on aperçoit le séminaire de Nha Trang. À gauche, c'est la plage Gallois-Montbrun.

Voici Ponagar, la belle tour chame à l'entrée de Nha Trang.

On passe un pont, un virage et nous y sommes. De la rue de la plage, on voit l'île du crocodile (c'est Nic[ole] et moi qui Lavons ainsi baptisée). Elle n'a l'aspect de cet animal que dans les parages de l'Hôtel Beurivage. Sinon, du côté de la Poste au nord ou de Cau Da au sud, ce n'est plus ça. Il fait très bon. C'est le seul endroit où nous n'avons pas besoin d'ouvrir les ventilateurs. Nous tombons de fatigue en arrivant chez nos amis. Demain, nous irons à la messe de 6h30 pour ne pas avoir à sortir les robes de la valise. C'était l'anniversaire de maman et en même temps celui de l'ami chez qui nous sommes descendus. Ils se sont bécotés et nous les avons bécotés.

Dimanche 4 Juillet.

À 6h00, le soleil n'est pas encore levé: il n'y a qu'une tâche rouge à l'horizon. Nous enfourchons chacune avec la Nic[ole] une bicyclette et nous partons vers l'église. Il fait très frais et je frissonne sous ma robe de tobralco. Tout d'un coup, le disque rouge du soleil se montre. Il fait tout de suite plus chaud.

Au retour, nous nous «emmaillotons». C'est à dire que nous enfilons nos maillots de bain pour nous plonger dans la mer. Elle est délicieuse. Très claire et calme. Il n'y a pas d'énormes vagues. Nous crawlons, batifolons, jouons au ballon. Nous essayons même le bateau acheté à Qui Nhon. Il tient bien l'eau malgré le malheureux essai de papa. Mais il ne peut contenir qu'une personne. J'ai bien peur que la descente du Da Nhim ne soit compromise. Après être restées deux heures dans l'eau, nous ramenons le bateau sur notre dos Nicole et moi. Il est plus lourd que nous ne pensions. Le sable est brûlant. On voit une petite buée comme au dessus des flammes qui s'élève de la plage.

À Midi, à table, je suis placée face à la mer. Elle est bien bleue. Je la vois à travers les filaos du jardin et les bougainvilliers très rouges. Il y a un vent frais qui vient du large. Malheureusement, de temps en temps, une voiture à cheval pleine de jarres à nuoc-mâm et de mam-tôm passe sur la route et nous envoie des bouffées peu ou plutôt trop odorantes et tenaces. Nous mangeons comme des ogres.

Après la sieste, nouveau bain. La mer est descendue. Il faut aller assez loin avant d'avoir de l'eau jusqu'aux épaules. Les vagues sont plus fortes que ce matin. Nous rentrons nous doucher et nous faisons un tour à bicyclette.

Lundi 5 Juillet.

Nous nous sommes réveillés à des heures indues ce matin. La mer était esquisse. J'ai ressenti des picotements et suis sortie rapidement de l'eau car je me souviens des piqûres de méduses de l'an dernier. J'en porte encore les traces sur les chevilles. Nous avons été en ville à bicyclette. Autant la plage est belle, autant la ville est moche et sale. Il y a une couche de poussière si épaisse dans les rues que parfois nous manquons tomber après un dérapage. Nous avons acheté des gâteaux qui avaient le goût de coquille d'œuf.

Papa à emmené la voiture au garage. Le moteur commençait à « cafouiller » l'arrivée à Nha Trang.

L'après-Midi, Nicole se baigne avec la petite fille de nos amis. Je me suis mise en maillot aussi, mais coiffée du sombrero et munie de lunettes, je contemple la mer.

Le soleil joue sur les vagues et faire naître des milliers de petites étoiles qui scintillent, disparaissent, reparassent.

Nous sommes à peu près au milieu de la plage. Je la vois s'étendre en arc de cercle de chaque côté sur à peu près trois kilomètres.

À droite sur la presqu'île, on voit les bâtisses de l'Institut Océanographique. Au loin, sur la mer, deux petites îles en forme de tortues. C'est là que les chinois vont chercher les nids d'hirondelles qui font de si délicieuses soupes. La grosse île du crocodile est là immobile. Je m'attends toujours à voir l'énorme bête s'ébranler.

Le site est merveilleux. On ne s'en lasse pas. Qu'on est bien dans le sable tiède; j'ai rencontré une amie d'Hanoi. Nous avons bavardé un moment. Il paraît que nous partons demain pour Dalat. J'aurais aimé rester plus longtemps ici. C'est un des coins que je préfère en Indochine.

Mardi 6 Juillet.

En route pour l'Arbre-Broyé. Nous prenons la direction de Saigon. Il n'est que 8h00. Le soleil n'a pas encore chassé le brouillard qui traîne au pied des montagnes. De chaque côté de la route, des rizières bien vertes, des aréquiers et des arbres fruitiers dans les jardins. J'ai vu en passant, un grenadier qui pliait sous le poids de ses fruits. Des bouquets de bambous et ça et là, un flamboyant en fleurs. Une bouffée de ilang-ilang pénètre dans le voiture.

Des coolies portent des charges de feuilles de tabac comprimées et séché. Voilà les plantations de Suoi Giao qui appartiennent à l'Institut Pasteur de Nha Trang. Ce sont des plantations d'hévéas. Les premiers que l'on rencontre. Plus au sud, on ne voit que ça.

La route est en réparation. On est obligé de rouler lentement. On enfonce dans une couche épaisse de poussière. Le rouleau compresseur lui-même s'en enlisé.

Le chauffeur a mal rechargé le voiture. Le bouchon d'une bouteille me gratte le mollet. C'est agaçant et je ne peux l'enlever tant elle est enfoncée dans le panier. Nous roulons dans une région très giboyeuse. L'année dernière, à la chasse de nuit avec nos amis de Nha Trang, nous avons ramené un chevreuil. Il y a aussi des cerfs, des agoutis, des tigres. Papa en a vu souvent sur le route au cours de ses pérégrinations. Moi, j'ai beau ouvrir grand mes petits yeux, je ne vois jamais que la route qui poudroie.

Voilà plus d'une semaine que nous sommes sur la route. Cette vie là me plaît beaucoup. Des gros geckos traversent la route. Au fond, à gauche, la majestueuse baie de Cam Ranh. Elle est immense et fermée par un goulet très étroit. On voit les maisons de Cam Ranh au pied de la montagne ensablée. Puis c'est Ban Goï, où nous avons manger des huîtres fameuses chez Amposta. Nous roulons encore pendant plusieurs kilomètres La baie est toujours là. De ce côté, on la voit très bien. Il y a des cocotiers qui donnent une impression d'Océanie. C'est même une cocoteriaie car les arbres sont plantés régulièrement. Voici Hiep My et Karom. On rencontre des Mois et des Moïesses tout noirs et à moitié nus. On répare encore la route par ici. C'est épouvantablement mauvais. Nous sommes cahotés et les pneus en prennent un vieux coup. À gauche, une plantation de kapokiers. Papa a survolé en avion les montagnes de droite. Il y a vu un lac magnifique au milieu d'une végétation qui n'est pas trop exubérante. Il dit que c'est très beau, mais inexploré. Il n'y a aucune habitation. La

région est d'ailleurs pratiquement inaccessible. C'est comme certains coins du Varella et du Lang Bian. Il n'y a que les Mois qui y soient passés. On vient de former une mission militaire pour explorer le Lang Bian. Car les cartes ne mentionnent même pas certaines régions. Ainsi, on n'a jamais parlé du petit lac que papa a vu. Il suffirait de quelques petits avions pour examiner rapidement et sans fatigue le terrain.

Nous voici près de Phan Rang, en plein pays Cham. On voit deux tours chames au bord de la route. Au sujet de ces tours, papa qui est céramiste et connaît son sujet, dit qu'on a formulé des théories toutes plus idiotes les unes que les autres. Quelqu'un a même prétendu que les Cham construisaient les tours en briques crues, puis y mettaient le feu pour les faire cuire ! En le retrait alors ! En réalité, les Chams rodent chaque brique cuite. Elles sont agglutinées les unes aux autres sans aucun ciment. Papa a retrouvé à Tour Cham un polissoir qui a servi à polir les briques au moment de la construction de la tour.

Aux abords de Phan Rang, il y a de vastes étendues couvertes de rizières. Elles appartiennent aux pères. D'ailleurs on voit le clocher de leur église dominer la plaine. Il fait chaud à Phan Rang. Les montagnes ont peu de végétation. À l'entrée de la ville, le stade. Tout le long de la route, nous avons vu des stades, même dans des villages minuscules.

Il y a un tas de femmes chames en ville. Pendant qu'on recharge le gazo, elles s'approchent de la voiture pour nous voir. Elles ont toutes une grosse charge de bois sur la tête ou bien un gros panier plein de victuailles. Elles portent des tuniques vertes, jaunes, bleues ou noires. Elles sont très sales et se mettent sur la tête un genre de turban constitué d'une vulgaire serviette de toilette. Ce turban sert de coussinet sur lequel elles posent leurs charges (influence hindoue). Elles ont autour du cou de longues colliers de verroterie et comme boucles d'oreilles, des petits pompons. Nous avalons une soupe chinoise dans la gargote du coin et nous repartons. Voici Tour Cham. C'est ici que l'on prend le train pour Dalat. Il y a une tour chame très bien conservée. On reconnaît la forme du naja. Un panneau indique: Temple de Poklaun Garaï. Ces tours ne sont pas du tout des temples. Ce sont des tombeaux au même titre que les tombeaux de Hué. Il en est de même pour Angkor. Il a fallu qu'avant la guerre, en 1939, ce soit un savant étranger qui découvre cela.

La route serpente sous les ombrages. Voici à droite, la petite usine pour la traitement des agaves. Elle est abandonnée depuis 20 ans. Avec ces agaves on fabriquait des textiles: chanvre, jute etc. ...

Un pont métallique sur une petite rivière coupée de rapides. L'air est brûlant. Cela pique les yeux. J'ouvre grand les mirettes pour essayer de voir les bêtes sauvages. J'entends maman pousser un cri: les biches, les biches! Deux biches batifolaient sur la route. À l'approche de l'auto, elles bondissent dans les fourrés. Elles avaient une jolie robe feu.

Maintenant, mon grand bonheur serait de voir un tigre. Les arbustes de tout l'heure ont laissé la place à de grands arbres. Maman me dit que ceux qui ont de larges feuilles sont des tecks. Un écureuil traverse la route.

Voici à 500 mètres à gauche la gare de Kron Pha. C'est le bas de la côte et c'est là que commence la crémaillère.

Nous attaquons la montée de Bellevue. On s'arrête à l'ombre d'un banyan, dans un coin charmant. Plus bas coule un torrent. On prend de l'eau. Papa s'étonne de

l'absence de votives dans l'arbre. Car pour les Annamites, le banyan est un arbre sacré. On voit toujours des pots de chaux accrochés aux branches des banyans et souvent on trouve un petit autel devant. Mais c'est qu'ici, nous sommes en pays Moï: les croyances sont différentes. Les Moïs vénèrent d'autres divinités.

D'ici, nous surplombons la plaine couverte de forêts. Il y a de grands arbres très droits et une variété de bambous aux feuilles très fines. Avons rencontré un Moï avec son arbalète. On voit la mer bien loin. Nous sommes à 700 mètres d'altitude. Nous entrons dans la zone des pins. Il y a des drôles de brouettes sur la route: ce sont des paniers sur roues.

Un tournant et nous voyons la route en lacet que nous venons de grimper. Et dans la plaine, au milieu de la forêt, on voit une longue traînée grise. C'est la route que nous avons prise. On aperçoit la crémaillère de temps en temps au dessous. Voilà, le kiosque de Bellevue écrasé sous les bougainvilliers. Quelle vue splendide d'ici!

Il est une heure de l'après-Midi. Nous descendons à l'Hôtel Bellevue pour y déjeuner. Au dessert, nous mangeons d'excellentes confitures faites par l'aubergiste qui est très sympathique. Nous lui disons au revoir. Nous arrivons à Dran qui est à quatre kilomètres de Bellevue. Voilà Dran. La scierie de Mr. Aviat. Nous nous arrêtons chez lui pour lui dire bonjour. Il nous fait visiter l'auberge qu'il a construite. Puis nous montons vers l'Arbre Broyé. Des Moïs travaillent à la route. Ça me fait un drôle d'effet de les voir travailler pour des étrangers, eux si fiers et indépendants. C'est une race que j'aime beaucoup: ils sont très loyaux et francs.

On voit la plaine de Dran se dérouler au dessous. On dirait un village de poupées avec le Danhim qui serpente au milieu. Maintenant la route monte et tourne parmi les pins. Le paysage ressemble à ceux que les Japonais peignent sur leur porcelaine fine: une montagne estompée avec des pins. Nous arrivons à l'Arbre Broyé, but de notre voyage et où nous devons passer quelques jours dans un chalet que nous avons loué pour les vacances. Il y a des cabanes en bois. On se croirait dans la forêt canadienne. Notre petit chalet ne paie pas de mine extérieurement: il est en bois recouvert de paille. Mais l'intérieur est mignon, propre et coquet. Tout est clair: les meubles, les rideaux aux fenêtres etc. ... Malheureusement, il n'y a ni l'eau ni l'électricité. Papa s'empresse de nous mettre des lampes qu'il branche sur les accus de la voiture. Nous voilà éclairés. Pour l'eau, ce sera plus long et plus difficile, la source étant assez éloignée. Mais nous y pourrions.

Mercredi 7 Juillet.

À 9h00 nous partons pour Dalat faire quelques emplettes car il nous manque pas mal de choses. Par ici toutes les maisons sont en bois: planches ou rondins. Dans la forêt, on fait des coupes de bois. Après la forêt, ce sont des vallons tous cultivés (thé).

Voici Entre-Rays. Sa petite église en bois ressemble de loin à un jeu de construction. Nous dominons partout les montagnes couvertes de pins qui ont l'aspect de cèdres. C'est un peu le paysage du Liban. On distingue d'ailleurs deux sortes de pins: les grands qui ressemblent aux pins maritimes sont les pitchpins. Les autres plus petits mais plus fournis sont ceux que l'on trouve au Tonkin au Tam Dao.

Puis c'est la petite gare du Bosquet au milieu des pins avec ses petites maisons de bois de chaque côté de la route. Nous passons au milieu des plantations de quinquina de l'Institut Pasteur.

Voici la Ferme du Lang Bian Palace et de l'Hôtel du Parc à Dalat. Il y a beaucoup de légumes. On commence à voir pas mal de villas et l'on aperçoit Dalat pas loin. Enfin voilà Dalat.

Pendant que maman va acheter du pain et que papa cherche du fil électrique, nous attendons dans la voiture Nicole et moi. Nous sommes arrêtés devant une boutique chinoise où des Moï se ravitaillent. Ils mettent toutes leurs provisions dans de grandes jarres vernissées qu'ils portent sur leur dos à l'aide d'un support. Il y a là des hommes et des femmes. Ils fument tous la pipe. Quand elles ne fument pas, les femmes portent leur pipe dans leur chignon. Elles ont de longues jupes brodées. Le haut est nu. Et pourtant il fait froid. Je vois un vieux Moï qui a la chair de poule. Un autre s'est fait une veste en fibre de coco. Un troisième sort continuellement sa pipe pour cracher. Je le contemple, fascinée, car il lance de longs jets de salive sans même avancer les lèvres. Une Moïesse s'est entortillé dans une couverture. Ils ont toujours des couvertures qui leur servent de manteau. Les femmes ont des colliers de perles bariolées. Les hommes ont un ceinture d'étoffe autour des reins et qui leur passe entre les jambes. Le ceinture est plus large devant, n'étant plus qu'une ficelle qui entre dans les fesses. C'est leur seul vêtement. Ils sont presque tous frisé mais vraiment crasseux. Les femmes ont dans les lobes d'oreilles de cercles de bois d'au moins cinq centimètres de diamètre. Celles qui les ont enlevés ont des lobes qui pendant démesurément. Les hommes ont de cercles plus petits. Ils ont parfois autour des chevilles des cercles d'étoffe. Les femmes portent les hottes. Car dans ces montagnes tout le transport se fait dans des hottes ou des jarres à dos d'hommes. Ils sont tous très bronzés et très musclés. Quelle belle race!

Vlan voilà qu'un agent de police coiffé du petit calot nous dresse une contravention: il paraît que l'on ne doit pas stationner là. Encore fallait-il le savoir! Mais c'est ainsi à Dalat. Les caisses de la municipalité se remplissent vite à ce petit jeu.

Puis c'est le retour sous la pluie.

Jeudi 8 Juillet.

Ménage, cuisine. Le boy et le bep devaient arriver par le train hier soir. Ils devaient dormir en passant à l'Arbre Broyé car ils ne sont pas descendus et doivent être à Dalat à présent. On a dû envoyer le chauffeur à leur rencontre.

Nous avons fait les lits Nicole et moi. Maman a balayé le chalet, puis s'est mise à la cuisine. Nous n'avons tout de même pas fait un trop mauvais repas. Un des poulets que nous avons acheté à Dalat hier s'est sauvé. Nous avons couru au milieu des citronniers, caféiers et théiers, chacun armés d'un bâton pour le rattraper. Il s'est réfugié sous l'auto dans le garage, après avoir fait le tour du jardin. C'est là que le chauffeur l'a repris. Il lui a immédiatement tordu le cou. Comme cela, il ne courra plus et nous le mangerons demain. Maman veut le préparer. Nous la taquinons, car une fois en France, elle nous a fait manger un poulet qu'elle avait oublié de vider. Nous crions à l'empoisonneuse!

Nicole et moi avons fait un tour chez le chinois du coin. Il a une toute petite boutique sordide, mais on y trouve pas mal de choses. Papa y a acheté un réveille-matin à répétition hier et nous faisons l'emplette de bonbons. C'est lui le boulanger de l'endroit. On lui acheté le pain et il fait même de la pâtisserie, en l'occurrence des madeleines un peu sableuses, mais pas mauvaises ma foi! Nous lui avons demandé s'il vendait des crèmes glacées, car nous avons fort envie d'une panachée. Il a dit que

non, que ce n'était pas le peine de tourner des glaces car il faisait suffisamment froid. Il ne vend pas de bouquins non plus et c'est bien dommage. Mais il enveloppe ses marchandises dans des morceaux de journaux américains sur lesquels je trouve des modèles de robes souvent excentriques, mais parfois adorables. Comme autre négociant à l'Arbre Broyé, il y a un marchand de légumes. C'est un vieux tonkinois qui est installé ici depuis 45 ans nous a-t-il dit et qui fume l'opium depuis 30 ans. Sa maison est encore plus sale que celle chinoise, ce qui n'est pas peu dire. On y accède par trois marches de bois. L'intérieur est tout petit et tout noir. Derrière un store, on distingue une lampe pour l'opium sur un bat-flanc. C'est là dessus qu'il passe la majeure partie de son temps. Nous lui passons notre commande de légumes, puis nous sortons de ce taudis tout heureuses de revoir la lumière et de respirer l'air pur.

Quand nous arrivons au chalet, papa m'appelle pour aller faire un tour dans la forêt. Je suis d'abord peu enthousiaste, mais j'ai tort car nous allons voir un paysage vraiment merveilleux.

Nous nous engageons dans un sentier où les petits cailloux nous roulent sous les pieds. C'est bizarre: je me sens toute légère ici, je cours plus vite que dans la plaine, je marche plus facilement et pourtant je respire très mal et je souffle fort. Il paraît qu'il faut cinq jours pour s'acclimater. Au bout de ce laps de temps, le nombre de globules rouges s'accroît considérablement on se sent bien. Nous continuons à monter, moi suivant papa et de temps en temps courant pour le rattraper. Je me retourne et je vois en bas la gare et les petites paillotes de l'Arbre-Broyé. Nous marchons maintenant sur les aiguilles de pin. Nous sommes sur une crête. C'est le point culminant de la station, plus de 600 mètres. Nous nous avançons un peu dans l'herbe et maintenant une vue splendide s'offre à nos yeux: des montagnes partout, au dessous la plaine de Dran à 1000 mètres d'altitude, cette fameuse plaine qui est en réalité un plateau n'est autre chose que la vallée du Danhim. Elle s'étend sur une longueur de 60 kilomètres, jusqu'au pont de péage sur la route qui mène à Djiring. La vallée est couverte de cultures. De notre point de vue, les jardins ont l'aspect de petits casiers et le Danhim serpente au milieu. À gauche tout au fond et si loin qu'on se demande comment on pourra y arriver, on aperçoit la mer. C'est grandiose et même un peu écrasant. On se sent minuscules et en même temps très grands. Nous sommes tout essoufflés. Nous quittons à regret notre poste, puis c'est la descente. Papa veut passer à travers la brousse pour prospecter un peu et regagner notre chalet en ligne droite.

Nous sommes tout essoufflés. Nous quittons à regret notre poste, puis c'est la descente. Papa veut passer à travers la brousse pour prospecter un peu et regagner notre chalet en ligne droite.

J'ai des sandales de peau blanche. C'est tout à fait indiqué pour ce genre de promenades, mais ce sont les seules que j'ai apportées avec moi, les chausseurs fermées devant arriver avec les boy-bep. Nous glissons le long de la pente sur des fougères, des feuilles mortes, des racines, des brindilles et des branches sèches. Cela craque sous nos pas. J'ai les pieds tout mouillés et j'ai peur d'attraper des sangsues.

C'est bien pire maintenant, car pour garder la ligne droite, nous sommes entrés dans une sorte de jungle inextricable. Partout des arbres très longs et très droits reliés entre eux par des lianes qui pendent, s'enchevêtrent et forment un réseau dans lequel il nous est difficile de circuler. Enfin une sorte de clairière. Nous y courons. C'est un

petit ruisseau. Heureusement un pont naturel passe au-dessus. C'est un arbre tout vert de mousse. Je glisse et me retiens à un arbuste tout épineux. Maintenant, cela va tout à fait bien. De ce côté, nous sommes dans des caféiers, des arabicas. Le terrain est en gradins et sur chaque marche, pousse une rangée de caféiers. J'ai un tas de piquants sur ma robe. Nous voici enfin chez nous. Je raconte nos aventures à Nicole qui m'attrape parce que je ne l'ai pas attendue pour partir. Je suis fatiguée, mais c'est une saine fatigue. Et vlan, voilà une visite. Il faut servir l'apéritif, passer les petits gâteaux, sourire en ayant l'air d'écouter. C'est exténuant. Il est 20h00. Nous dînons, puis allons essayer de dormir.

Vendredi 9 Juillet

Nous avons tous mieux dormi que la nuit dernière. Il faut espérer que cela ira tout à fait bien très bientôt. Il a plu toute la nuit. La pluie a cessé ce matin, mais le ciel reste gris et un vent violent souffle sur les pins ce qui fait un bruit de vagues s'écrasant sur la plage.

Le chauffeur est revenu de Dalat, sans avoir trouvé le bep ni le boy et il a repris le train pour Tour Cham pour les chercher là-bas. Nous sommes donc toujours sans nos vêtements de rechange contenus dans la malle qui voyageait avec eux. Nous avons encore été de cuisine à Midi, chacune mitonnant son plat. Et ce ne fut même pas trop mauvais. Ce qui me déplaît le plus, c'est la vaisselle.

Nous salissons le moins de choses possibles pour moins en laver. Ce manque d'eau est très ennuyeux. Ce sont deux toute petites bécasses qui nous l'apportent dans des touques aussi grandes qu'elles. Elles ont de grosses joues rondes et roses et elles sont très costaudes. Tout l'heure, on les a vues montées sur des échasses. Elles étaient amusantes comme tout.

Il fait un temps bizarre. Nous avons les pieds gelés et il crachine tout le temps. Oh! la la ! Où est le soleil de Nha Trang? Il paraît que demain, nous allons à Dalat. Heureusement, cela va faire diversion. Et dans quelques jours nous partons pour Saïgon.

Samedi 10 Juillet

Il pleut encore et toujours. Nicole et moi éternuons depuis ce matin. Il fait froid comme à Hanoï en hiver et tous nos vêtements de laine sont dans la malle qui n'arrive pas. Nous devenons enragées. On ne peut même pas laver le linge à la rivière à cause de la pluie !

J'ai écrit à ma grande sœur qui est au Tam Dao en ce moment avec ses deux fils. Il fait très beau là-bas et ils doivent s'amuser plus que nous ici; je commence à regretter le Tam Dao que je déteste. Il faut dire que depuis ma naissance, toutes les grandes vacances, à l'exception de notre année de congé en France et une autre année passée en Cochinchine, nous les avons passées au Tam Dao.

Le Tam Dao, à 900 mètres d'altitude, est situé à 90 kilomètres d'Hanoï. C'est une station très agréable pour les Hanoïens en été, car tous les samedis soirs, les maris et pères de famille d'Hanoï montent voir femmes et enfants et passent la journée du dimanche avec eux. Tous les samedis, nous assistions au «train de maris». Assises sur le long banc de pierre situé devant l'Hôtel de la Cascade d'Argent, toutes les dames du Tam Dao attendaient leur époux. Parfois, dans leur impatience, elles grimpaient sur

le banc pour voir venir de plus loin sur la route tortueuse, la voiture qui amène le bien-aimé. Lequel était souvent furieux parce que l'auto montait mal à cause du poids des nombreux paquets dont sa femme chérie l'avait chargé!

Le Tam Dao, pour en revenir à lui, est une toute petite station, situé dans un cirque presque toujours dans le brouillard pendant les vacances, car c'est la saison des pluies au Tonkin. Il ne fait très beau au Tam Dao qu'en septembre.

Le Tam Dao, nom qui signifie 3 montagnes est assez coquet et bien entretenu.

Partout des pelouses vertes. Sur la cascade, des petits ponts japonais peints en rouge. Des massifs de fleurs sur les pelouses, un jardin d'enfants bien équipé et deux piscines. Le Tam Dao est le paradis des enfants. Ils s'y portent très bien et on voit des gosses: magnifiques, blonds ou bruns, frisés ou plats, qui à peine montés du delta, tout bourbouilleux et anémiques, perdent leurs boutons pour prendre de grosses joues roses et rebondies. Le Tam Dao est également le pays des dames «un peu n'enceintes» qui se promènent d'un air mélancolique et à pas lents.

Notre villa est juste au milieu des pelouses. Et tous les ans papa a de discussions homériques avec la Résidence Supérieure qui, trouvant que c'est «la verrue» du Tam Dao, voudrait bien nous la faire raser. Mais papa se cramponne ! Non mais! Bref, en ce moment précis, j'adore le Tam Dao.

Dimanche 11 Juillet.

En fin! Un rayon de soleil nous accueille à notre réveil. Nous sautons du lit et faisons une prière car nous n'irons pas à la messe aujourd'hui. Il n'y a pas d'église à l'Arbre-Broyé et la plus proche est à Entre-Rays, six kilomètres par une route rendue toute boueuse à cause des pluies de ces derniers jours. Nous n'avons plus à faire la cuisine, depuis qu'hier à Dalat, nous avons retrouvé nos gens qui s'étaient perdus dans la ville.

Hier, lorsque nous avons terminé nos courses, nous avons déjeuné au «Chic Shanghai», petit restaurant de la Place du Marché, où nous avons fort bien mangé. J'étais placée face au marché et je voyais tout un monde grouiller annamites, Moïs et même une Chame, très jolie ma foi. Elle ressemblait à une gypsie, elle était frisée, très brune avec de jolis yeux noirs et des lèvres très rouges parce qu'elle chiquait du bétel. Tout à coup, j'avise notre chauffeur que nous avons laissé près de la voiture, en compagnie d'un autre annamite qui avait tout l'air d'être notre boy. Je bondis dans la rue et je les ramène tous les deux. C'était bien lui. Le bep était encore au Commissariat où ils avaient passé deux jours. Nous avons été l'y chercher. Ils étaient tout heureux de nous retrouver et nous aussi. Vers 16h00 nous avons pris le thé chez des amis avant de rentrer à notre chalet avec un superbe mal de tête. Après une très bonne nuit, ce matin encore, un beau soleil !

À 8h00 heures, nous avons fait un brin de ménage et sorti des armoires, les chapeaux et les robes qui commençaient à moisir. Vers 10h00, Nicole a tenu à m'entraîner à la falaise pour voir la mer. Je lui ai servi de guide et nous sommes remontées sur la crête à 1,650 mètres. Nous avons glissé sur des pommes de pin à la descente, puis nous avons fait du tremplin sur une planche en équilibre sur un tronc d'arbre de la forêt. Nous ne sommes rentrées qu'à 11h00, juste pour mettre le couvert, car nous avons des invités.

Papa a trouvé une grosse sangsue gorgée de sang dans la salle à manger. Il demande qui elle avait piqué. Ce ne pouvait être que Nicole ou moi qui revenions de la forêt humide. Mais ni l'une ni l'autre n'avions senti quelque chose de particulier. Tout à coup Nicole avise son pied qui saignait et après avoir essuyé le sang, on aperçut le petit point rouge que la sangsue lui avait fait. Le sang ne voulait plus s'arrêter de couler. Nous avons décidé de descendre à Dran l'après-Midi très tôt. À 13h00, nous partons en chantant, papa, maman, Nicole et moi. Dran est à neuf kilomètres de l'Arbre Broyé par la route, mais il existe un raccourci qui réduit le chemin à quatre kilomètres et demi. C'est appréciable et nous empruntons cette voie. Nous suivons tout d'abord le ballast sur à peu près un kilomètre. Je m'amuse à sauter de traverse en travers. Nicole me poursuit. On voit des choses superbes: des pins qui disparaissent sous un manteau de liserons. Ces pauvres pins n'ont d'ailleurs pas l'air si contents d'avoir une telle parure. En tous les cas, ils ont l'aspect d'arbre de Noël et sont très jolis. Plus loin, on voit un véritable rideau de verdure tendu entre deux arbres. On dirait que c'est artificiel; tant c'est régulier. Partout, les liserons tendent des filets entre les arbres.

Nous quittons la voie ferrée pour suivre la route un moment. Nous y rencontrons des Moïs et une Moïesse, les seins au vent, assis par terre en train de boire. Un des Moïs a dans sa hotte, un coupe-coupe que j'aimerais acquérir mais il ne veut pas le vendre. Pour me consoler, il nous joue un petit air de musique sur son khène.

Nous entrons dans un petit sentier qui descend en serpentant. Nous gambadons dans le sous-bois, mais tout à coup, le sentier devient un raidillon qui descend presque à pic. Maman est un peu inquiète, car elle commence à glisser sur les aiguilles de pin. La situation s'aggrave encore à cause de la présence des Moïs qui nous ont rattrapés et qui, en file indienne contemplent maman d'un œil attendri, sans essayer de la dépasser, tandis que Nicole et moi au bas de la pente, attendons que maman tombe pour la ramasser, tout en riant aux éclats. Cela glisse un peu trop maintenant. Maman demande à notre guide son bâton et refuse l'aide de papa. Mais elle est bientôt obligée d'y avoir recours pour ne pas perdre son prestige vis-à-vis des Moïs qui continuent à nous suivre. Le chemin est très pittoresque pourtant, mais maman ne semble pas en goûter le charme. C'est un petit sentier dans un sous-bois des racines à moitié enfouies sous la terre nous freinent et ça et là, un pin propice empêche la chute qui semble fatale. Nous nous amusons à courir ma sœur et moi et à nous jeter de toutes nos forces sur les pins que nous rencontrons. Maman va de plus en plus lentement. Nous nous retournons à un palier. Maman est en haut de la côte avec tous les Moïs derrière elle. Si nous avons un kodak, quelle belle photo cela ferait. Nous l'intitulerions »Nini 1ère, reine des Moïs.« Elle a trouvé l'allure adéquate. Elle marche maintenant en crabe, comme cela, il y a moins de risques de tomber. Enfin le calvaire est fini pour maman. Nous arrivons sur la route et voici les premières maisons de Dran. On entend siffler un train. Vite, maman et Nicole se précipitent à la gare. Nous les suivons papa et moi. Nous resterons à Dran le temps de faire quelques courses et nous prendrons le train de 18h00 pour remonter à l'Arbre Broyé. Nous achetons des légumes, deux vases pour mettre de fleurs, un panier pour les fruits, puis nous allons au bord du Danhim. Une amie que je rencontre nous emmène goûter chez elle. Papa vient me chercher et nous retournons à la gare attendre notre train. Nous entrons dans le fourgon postal juste derrière la locomotive. Et la montée s'effectue, lente, toute cahoteuse à cause de

la crémaillère. Par la voie ferrée la vue est beaucoup moins belle que par la route. Nous arrivons juste avant la nuit à l'Arbre-Broyé. Quel chic dimanche!

Lundi 12 Juillet.

Un soleil magnifique ce matin encore. Et mieux, le ciel est bleu, sans aucun nuage. Nous faisons de l'héliothérapie, papa et moi. Coiffés de sombrero, nous étalons une natte sur le versant de la colline herbeuse en plein soleil et nous nous étendons dessus un bon moment. Le soleil revigore, mais il ne faut pas en abuser.

À Midi, nous mangeons des petits poissons délicieux. Papa les a achetés hier à Dran à un annamite qui les pêchait du haut du pont du Danhim. La chair de ces poissons est très fine, mais ils sont pleins d'arêtes.

Papa a tué un serpent sur lequel j'ai failli marcher dans l'herbe. Ces sales bêtes ont la vie dure: en repassant par là, 20 minutes plus tard, le corps avait encore des soubresauts alors que la tête était entièrement écrasée et que les fourmis commençaient à le dévorer.

Nous avons trouvé un énorme champignon derrière la maison. Il avait dû pousser pendant la nuit. Le dessus était rouge, le dessous jaune et quand on appuyait sur la partie jaune, il devenait bleu. Papa voulait absolument qu'on le prépare en omelette pour Midi. Il disait que c'était une morille. Connaissant sa science en botanique, maman l'en a dissuadé.

Mardi 13 Juillet.

Ce matin, nous sommes descendus en voiture à Dran. Il faisait un temps merveilleux et nous avons emporté nos maillots avec l'espoir de prendre un bain dans le Danhim après déjeuner. Nous sommes arrivés à Dran à 10h. Nous avons fait la moitié du chemin, c'est à dire cinq kilomètres au point mort et nous aurions pailler ainsi jusqu'au bout, car la pente est continue. Ce n'était d'ailleurs pas volontairement que nous roulions sans moteur, mais le gaz ne voulait pas partir et ce n'est qu'à mi-chemin qu'il s'est décidé.

Nous avons fait le tour de Dran (ce qui n'est pas bien long) pour chercher un entonnoir et un moulin à poivre. Nous avons trouvé de tout dans les boutiques chinoises, sauf ces deux objets.

Puis nous avons fait un saut au marché. J'avais envie de «pain de singe». Maman en a acheté un énorme morceau. Elle a également fait l'emplette de quelques poulets, d'ananas, de galettes de patates, et des haricots noirs avec lesquels on fait un délicieux entremet annamite (le *chê dau den* ou thé aux haricots noirs). La recette en est simple: on plonge ces haricots dans de l'eau bouillante. Quand ils sont cuits, on y ajoute du sucre. L'eau se colore, devient rouge-brun et les grains restent au fond. On avale le tout qui est très rafraîchissant.

Après un repas pantagruélique chez mon ami qui nous avait invités, nous avons lu les journaux les plus récents. Car nous n'avons aucune nouvelles dans notre nid d'aigle: ni radio, ni journaux. Vers 15h00 heures, nous nous apprêtions à descendre vers le Danhim, lorsque mon amie piqua une crise de paludisme. Nous la mîmes au lit: elle grelottait, claquait des dents malgré les trois énormes couvertures. Au bout d'un quart d'heure, ce fut l'accès chaud: elle était brûlante et voulut tout enlever.

Le bain était d'ailleurs fort compromis, car le ciel s'obscurcissait très rapidement. Puis ce fut la pluie. Nous sommes remontés dans notre repaire sous la pluie. Il pleut encore!

Papa m'a demandé pendant que nous montions la côte, pourquoi je n'aimais pas tellement cette région que lui apprécie beaucoup, car ce paysage lui rappelle son pays natal. Moi, je suis tonkinoise: j'aime mon delta, la plage, la campagne et la mer. Surtout la mer. Enfin tout ce qui est plat.

Mercredi, 14 Juillet.

Nous sommes réveillés d'assez bonne heure par le raclement du moulin à café que le bèp moud dans la cuisine. Nous pareissons un peu au lit. Maintenant c'est le boy qui, dans la salle à manger, place les bols du déjeuner sur la table.

On l'entend heurter les tasses sur les soucoupes. On devine le pots de confiture qu'il pose, puis la corbeille de fruits. Je n'ai pas l'habitude d'entendre ces préparatifs matinaux à Hanoi, car ma chambre est au deuxième étage. Ici dans ce petit chalet, tout est de plain-pied: notre chambre est attenante à la salle à manger. Et la cuisine n'en est séparée que par la longueur d'un petit auvent. Tout ici contribue à nous rappeler la France: le paysage, le climat, l'inconfort!

N'étaient les moustiquaires sur les lits, on se croirait transportés dans le Morvan, pays natal de papa. Pour être plus dans l'ambiance, papa a d'ailleurs supprimé cet accessoire dès la première nuit. Nous l'avons conservée pour éviter la caresse des cafards, des papillons ou des chenilles. Sous cette sorte de garde-manger, nous nous sentons plus en sécurité.

Les persiennes sont encore fermées, mais je vois un petit rayon de soleil qui passe à travers les planches mal jointes du chalet. Il est peut-être temps de se lever, d'autant plus qu'une suave odeur de café et de pain grillé commence à se répandre dans l'air.

Nicole est déjà debout. Je l'entends souffler bruyamment comme chaque fois qu'elle fait sa culture physique. À mon tour!

Il faut d'ailleurs se dépêcher de faire notre toilette, car nous partons à 9h00 heures pour Dalat.

Le chauffeur commence à allumer le gazo. Nous avalons notre café hâtivement et nous embarquons. Au bout de 1 kilomètre de belle côte que nous avons monté assez péniblement, maman s'aperçoit qu'elle a oublié sa clef de coffre. Papa rouspète, mais nous reconduit à la maison. Maman court dans sa chambre, plus de clef. Affolée, elle me demande si je ne l'ai pas dans mon sac. Non. Elle m'envoie le chercher. Je ne trouve rien. J'entends appeler Claudie, je précipite vers la voiture. La clef était au fond du sac de maman. Papa est furieux. Maman, un peu gênée, parle vite et dit n'importe quoi. Heureusement, nous déjeunons chez des amis des parents. Le monsieur m'offre une belle branche de mimosa de son jardin. Elle sent bon. La dame nous donne des graines de myosotis que nous planterons au Tam Dao. Nous faisons divers achats. Avons acheté un entonnoir, mais le moulin à poivre est introuvable même à Dalat. Nous verrons à Saïgon. Nous y partons après-demain.

L'Après-midi, nous goûtons chez les parents de nos copines. Sur le chemin de retour, nous nous arrêtons chez de vieux amis qui nous disent que la route est coupée vers Saïgon. Il faudra que nous nous renseignions avant de partir. La nuit est tombée:

elle est très claire. La lune est presque à son plein. Elle envoie ses rayons sur les feuilles des arbres qui ont des reflets argentés. Quelle belle nuit!

Jeudi 15 Juillet.

Ce matin nous avons prospecté papa et moi. À 10h00 le père et sa fille, laquelle portait le marteau pour casser les cailloux, ont descendu le pente devant la maison sous un soleil radieux. Au bout de deux kilomètres sur le ballast, nous sommes arrivés au filon que papa avait repéré du train. Il a un œil terrible papa pour découvrir terres ou minerais que ce soit en voiture, par le train ou même d'avion, tout en conduisant ou en pilotant. Comme papa a quelque rhumatismes, il me chargea de grimper sur la montagne avec le marteau et de lui rapporter quelques pierres. La pente était raide. Le sol était constitué de pierre décomposée recouverte de feuilles mortes. Je glissais à chaque pas sur les feuilles et le sol s'effritait sous mes pieds. Je me creusais des marches dans la pierre tendre avec mon marteau et grâce à cet escalier improvisé, j'allais atteindre le but, en l'occurrence, une muraille que papa m'avait dit de gratter, lorsque mon pied sortit de l'encoche pas assez profonde et que je me mis à descendre la pente sur la ventre.

J'avais beau m'accrocher à la broussaille que je rencontrais, elle cédait et me restait entre les doigts. Je me disais pourvu que ça dure ! Je parvins tout de même au pied de la muraille, pleine d'écorchures et d'épines. Mon chapeau s'était accroché à une branche. J'étais rouge et très vexée. Sans me décourager, je suis remontée et ne suis revenue qu'avec le caillou. Je fus plus dépitée encore lorsqu'un peu plus bas, papa découvrit la même pierre! Nous sommes rentrés fourbus et suants, mais contents d'avoir trouvé un matériau intéressant.

Pendant la sieste, nous avons fait les valises pour Saïgon, car nous partons de bonne heure demain. Nous déjeunerons à Djiring.

19 heures. Nous rentrons d'une promenade exquise. Nous étions partis, papa, Nicole et moi après la sieste à la recherche d'argile pour tuiles. Nous avons marché longtemps dans un chemin au milieu des caféiers. Il y avait de belles fleurs sauvages jaunes qu'on aurait pris pour des «gueules de loup». Nous avons pris quelques gousses séchées contenant des graines pour les semer à Hanoi.

Après les caféiers, nous sommes arrivés à une vallée remplie de fleurs cultivées. Papa l'a baptisée Happy Vallée. C'est ainsi que se nomme le cimetière de Hong Kong. Puis papa nous a montré les trous que les sangliers avaient creusé dans les collines pour manger les racines. Ces animaux font des ravages terribles. Tout le terrain est creusé et retourné! Ces sangliers viennent de la plaine. Il y en avait beaucoup autrefois entre Phan Rang et Phan Thiêt. Les chasseurs les ont fait fuir sur les hauteurs. Il n'y en a plus guère dans la plaine maintenant. Je me souviens d'en avoir vu un énorme l'an dernier non loin de Phan Thiêt. C'était un des rares restants.

Nous avons trouvé des fruits curieux. Ce sont des tomates Moïse paraît-il. Ces fruits ont l'aspect de petits lampions. On crève l'enveloppe qui est pleine d'air et sur le pédoncule, on voit un fruit rouge quand il est mûr. Nous avons entendu les cris des gibbons dans les grands arbres de la forêt. Papa en a vu sept l'autre jour, toute une famille qui piaillait et sautait d'arbre en arbre.

Nous sommes revenus enchantés et rapportant à maman trois appétits d'ogre et un énorme bouquet de fleurs sauvages.

Vendredi 16 Juillet.

J'ai très mal dormi, énervée, surexcitée et ravie à l'idée d'aller à Saïgon. C'est une ville que j'aime beaucoup. J'y ai vécu plus d'un an vers 1936-1937 et j'en garde un souvenir exquis (étant en pension chez des amis très cher, presque des parents, et allant au Lycée Chasseloup-Laubat avec leurs enfants). La vie à Saïgon est plus détendue, plus gaie, moins austère qu'à Hanoï. À 7h00 nous nous sommes levés, réveillés depuis longtemps par un vent d'une grande violence. À tout moment, il semblait que notre maison de bois et de chaume allait s'envoler comme celle du premier petit cochon de la chanson. À 8h00 nous partons après avoir attendu maman un bon moment comme toujours. Nous descendons vers Dran pour rejoindre Fimnon en suivant la vallée du Danhim. Cette vallée du Danhim est très fertile. Il n'y a pas un mètre carré de terre qui n'ait été donné en concession. Papa me montre les deux collines entre lesquelles on devait construire un barrage pour inonder la plaine de Dran. Cela aurait fait un lac immense dont le niveau serait monté jusqu'à la cheminée de la scierie Aviat. Les Grands Travaux d'Extrême-Orient devaient exécuter ce travail dont le projet avait été fait plusieurs années avant cette guerre. Tout est cultivé dans cette vallée qui s'étend sur une cinquantaine de kilomètres de longueur.

À gauche, sur le sommet des collines, les plantations de quinquina de l'Institut Pasteur s'étalent sur plusieurs kilomètres.

Nous sommes à un kilomètre de Djiring. De beaux arbres bordent la route. On se croirait dans une avenue. À gauche, des coupe-vents.

Voici Djiring et son hôtel: l'Hôtel du Braïan qui est une auberge en bois. À Le Braïan est la rivière de Djiring. Nous sommes sur une hauteur. Au pied de Djiring, il y a des rizières avec des cases Moïs. Les Moïs ne sont pas comme les annamites qui se groupent en villages. Ils ont des cases séparés assez loin les unes des autres, souvent il flanc de coteau et souvent sur pilotis. Il est juste Midi, nous nous arrêtons au Braïan pour manger. Nous quittons Djiring après un déjeuner assez sommaire. Des deux côtés de la route, des caféiers. Des petits Moïs tout blonds jouent sur la route. Le paysage est très accidenté des montagnes à l'arrière-plan. Tout autour des collines avec des cases Moïs disséminées. Au fond, des rizières. À Djiring, nous étions encore à 1000 mètres., nous commençons à descendre, puis nous remontons un peu. Le décor change: les collines sont moins hautes. Encore du café.

Nous descendons toujours. Tout à l'heure, la route se trouvait au sommet de collines, maintenant elle passe au pied. L'air est plus chaud. Beaucoup de cases sont sur pilotis.

L'air s'engouffre par le pare-brise que papa a relevé, mais il fait lourd. Le soleil apparaît par intermittence, quand les gros nuages ne le cachent pas. Un pont sur une rivière qui roule des eaux sales. Petit village de Cong-Ninh, église en bois. Une pancarte amusante : «Chasseurs, attention, ne tirez pas sur les éléphants domestiques.»

C'est la forêt vierge: fougères arborescentes, grands arbres avec de longs lianes pendantes, broussailles.

Les nuages s'amoncellent au dessus de nos têtes. Quelques gouttes de pluie éclaboussent le pare-brise.

Avant le col de Blao, nous sommes arrêtés au poste de contrôle par un garde indochinois qui nous demande si nous n'emportons pas de café. Non. La première fois que papa est passé par là, il avait cru que le garde lui demandait s'il avait pris son café et comme il l'avait bu à l'hôtel, il a dit «oui, oui et toi aussi?»

Voilà le col de Blao. Très pittoresque. Il y a beaucoup de bananiers sauvages. En l'air un toucan suit la même direction que nous un moment, puis vire à droite.

Au bas de la côte de Blao, nous serons au niveau de la mer. Il y a dix kilomètres La côte. À pic sur la montagne, il y a quelques cases Moïs. On se demande comment elles peuvent tenir. D'énormes bambous émergent de part et d'autre de la route et parfois forment une voûte.

Nous voici au bas de la côte. Il fait chaud. Des rapides. Une plantation d'ananas. Chaque fois que nous croisons une voiture ou un camion, il y a une senteur d'huile ou de graisse bizarre.

La route à présent côtoie un affluent, la Lagna, une rivière à rapides avec des crocodiles.

Voilà le pont de la Lagna. Nous nous arrêtons pour essayer de voir quelque sauriens et pour nous recueillir.

J'ai sorti mes lunettes du panier et je me les ajuste sur le nez, car le soleil a reparu et nous rôtit dans la voiture.

La route longe un ruisseau en pleine forêt tropicale à présent, mais sous les ombrages, il fait frais.

Nous quittons la province du Haut-Donnaï. Un panneau nous annonce que nous entrons en Cochinchine. Maintenant, c'est une forêt de grands arbres droit identiques à ceux de la forêt de Bien Hoa. Il y a d'ailleurs de grandes coupes de bois faites par la B.I.F. (La Bien Hoa Industrielle et Forestière). C'est la région des éléphants sauvages. On écrase d'énormes crottes de ces animaux sur la route et de chaque côté, les bambous sont piétinés et arrachés. Un troupeau a dû passer par ici la nuit dernière.

Arrêt: papa veut savoir quel est ce minerai que nous voyons de la route. Il prend son petit marteau et va se rendre compte de visu et de tату. Tout est cultivé ici, la terre est très fertile. Dans les champs on voit de chevaux à longues crinières et des troupeaux de bétail. Des Moïs travailler la route. Voilà le terrain d'aviation à gauche.

Il y a des chênes sur les collines, tout tordus et rabougris. Du maïs dans les bas-fonds. Nous roulons maintenant au milieu des rizières. On se croirait absolument dans le delta. Papa et maman sont passés sur cette route il y a une quinzaine d'années. Il n'y avait que des roseaux partout. Aucune culture ni habitation.

Nouvel arrêt. Papa m'appelle pour me montrer des argiles tris plastiques au bord d'un ruisseau assez encaissé. Papa me dit de le suivre. Or je suis chaussée de ces sabots à talons hauts qui se font beaucoup à Hanoï et qui me tordre le cou à plusieurs reprises. Je les enlève et rejoins papa qui s'extasie: Regarde-moi ce petit « grand canyon» miniature! On voit une coupure géologique intéressante. Nous trouvons une argile très belle et très plastique, mais en trop petite quantité pour être susceptible d'être exploitée. Pendant ce temps, maman interroge les cantonniers qui travaillent à la route. Ils lui disent que l'endroit est très malsain. Du haut du pont qui nous surplombe de quatre mètres environ, elle nous crie de remonter.

Nous repartons. Nous roulons rapidement. À gauche, une grande plantation café. C'est celle de Fimnon. À droite, ça et là, des pins auxquels on fait des saignées.

Nous rejoignons la route de Saïgon. On voit le panneau: Saïgon 277 kilomètres, Djiring 54 kilomètres. Nous déjeunerons à Djiring dans une heure trente environ. Nous rencontrons plusieurs stations de gemmage. Mais la production de résine est faible (on en fait de l'essence térébenthine, etc. ...)

Nous approchons de Lien Khang où nous avons des amis il y a deux ans. Le Danhim commence à couler plus rapidement au milieu de grosses pierres et d'herbes. C'est que nous approchons des chutes de Lien Khang qui sont très belles. Nous nous y sommes arrêtés la dernière fois.

Des Moïs avec des hottes et des gourdes qui sont des fruits vidés et séchés poussent des cochons devant eux. Ici, c'est un élevage de chevaux. Plus loin, ce sont les chutes de Gougah qui sont encore plus belles que celles de Lien Khang.

Sur chaque pin qui borde la route et qui appartient à une station de gemmage, il y a deux ou trois entailles avec un bol accroché dessous pour recueillir la résine. À droite, sept kilomètres plus loin les chutes de Pongour.

Voici le pont à péage. Il fonctionne comme une écluse. Il a été construit par Mr. Reiche pour la Société Eiffel, sans l'aide du gouvernement. Le péage sert donc maintenant à payer la Société.

Le plateau sur lequel nous roulons maintenant est un ancien fond de lac. Papa y a trouvé du kieselguhr. Cette matière est formée par des milliards carapaces de petites bestioles, les diatomées. Dans des millions d'ans les corps humains feront-ils peut-être une terre. Papa me dit que dans cavernes préhistoriques, les os des chevaux, car les hommes des cavernes mangeaient presque que de ça, formaient des tas de plusieurs mètres d'épaisseur (phosphore). En extrayant des morceaux de kieselguhr, il a dérangé un scorpion, des mille-pattes, et des termites.

Vu une élégante Moïesse sous une ombrelle rose!

Treize kilomètres avant Djiring, ce sont les 1ères plantations ce café. Le terrain est très propice pour ces cultures. On n'a même pas besoin de les fumer. Il y en a tout le long de la route. Les pins se font rares. Il y a un tas d'arbres et d'arbustes. Un troupeau de vaches grosses et grasses traversent la route.

Voilà ces charrettes aux roues énormes qui servent à transporter les billets de bois. Une tourterelle s'envole juste devant le capot de la voiture. Ca y est! J'ai vu mon tigre ! Il était énorme, majestueux. Il a traversé la route sans se presser et a disparu dans les fourrés. Il est 16h00 de l'après-Midi à 118 kilomètres de Saïgon. 500 mètres plus loin, il y avait des gens. Je suis ravie! Nous nous arrêtons pour nous procurer du charbon.

Nous gravissons de petites côtes et descendons de petites pentes, comme si c'était des montagnes russes. Nous repassons sur la Lagna de plus en tumultueuse.

Voici les premiers hévéas de Cochinchine. La route passe entre deux plantations immenses avec leurs arbres si bien alignés.

Voilà la gare de Suoï Rach, dernière gare de la B.I.F. Ils ont leur propre chemin de fer. Les nombreuses plantations d'hévéa que nous rencontrons appartiennent à la B.I.F. (L.C.D., Les Caoutchouc du Donnaï). Les plantations Michelin sont du côté de Thudaumot.

La voiture s'arrête toute seule. Que se passe-t-il? Papa regarde partout. Il ouvre le gazo, attend que l'explosion se produise. Elle est faible. Il se penche au dessus du trou pour voir s'il reste beaucoup de charbon. Nous attendons un moment et cela reparti.

Voilà Han Loc, c'est une fourche: Par l'a, on monte à Dalat en venant de Cochinchine. Et tout droit, on arrive à Phan Thiêt.

Nous voilà dans la forêt de Bien Hoa. Quand j'étais petite, papa me menace toujours de me faire manger par les fourmis rouges dans cette forêt!

La traversée de la forêt de Bien Hoa est longue! longue!

Voici l'asile psychiatrique à quelques kilomètres de la ville. Il est très coquette. Encore des hévéas et enfin Bien Hoa étendue au bord du Donnaï.

Avant d'arriver à la ville, nous sommes passés devant les fours de céramique de l'École d'Art de Bien Hoa. La directrice de l'École est Mariette Balick. Son mari dirige la section sculpture et fonderie. Ce sont des amis de mes parents depuis longues années. Ils ont donné un essor extraordinaire à cette école et produisent des céramiques réputées qu'ils expédie jusqu'au les États-Unis qui les apprécient beaucoup.

Comme Mariette et Robert sont en vacances, en ce moment à Phuoc Hai, petit village de pêcheurs où ils possèdent une case sur pilotis, nous ne nous arrêtons pas. Nous piquons droit sur l'usine de Long Buu, but de notre voyage. Car papa doit faire le point sur toutes ses trouvailles récentes en matière de terres et de minerais, pour mettre en route de nouvelles fabrications.

Notre port d'attache sera donc Long Buu, distant seulement de trente kilomètres de Saïgon, où nous nous rendrons tous les jours.

Papa a en effet, un tas de choses à régler lé bas: des formalités remplir, des enregistrements de périmètres miniers à effectuer, des amis et des clients à voir.

Les bureaux de la S.A.T.I.C. (Société Anonyme des Tuileries de l'Indochine) sont rue Garcerie à Saïgon, mais on ne peut y loger.

Nous nous installons donc à l'usine qui possède une maison d'habitation très agréable, sur une petite hauteur qui domine la Tuilerie et d'où l'on aperçoit le Donnaï. Le terrain autour de l'usine est tout retourné, car on y a extrait beaucoup d'argile. Mais on doit maintenant aller la chercher plus loin, car les poches sont épuisées ici. Le terrain est donc resté tout troué: tout poussiéreux par temps sec, et transformé en borbier quand il pleut. Maintenant, l'argile est amenée soit par sampan, l'usine étant au bord de la rivière, soit par charrettes tirées par des bœufs.

Papa et maman ont habités au Long Buu un an en 1936. Moi, j'étais en pension chez nos amis Rouelle à Saïgon où ils possèdent plusieurs « compartiments»: ces petits logements typiques de la ville, disposés en batterie dans des bâtisses sans étage, avec une cour par derrière.

Quels bons souvenirs j'ai gardé de cette époque, où, infidèle à mon Lycée Albert Sarraut, j'ai suivi les cours de mi-cinquième A mi-quatrième au Lycée Chasseloup-Laubat, (avec [Norodom] Sihanouk prince cambodgien comme condisciple).

Saïgon a toujours eu un grand attrait pour moi. La vie est très différente, plus gaie, plus nonchalante qu'à Hanoi. Cela tient sans doute au climat et au caractère de ses habitants. Ils prennent la vie du bon côté. D'ailleurs la vie est beaucoup plus facile pour eux qu'au Tonkin. Le pays est riche: le riz pousse en grande quantité dans le delta du Mékong et il y a un tas d'autres cultures intéressantes.

Alors qu'au Tonkin, les conditions climatiques sévères obligent les habitants à un travail perpétuel avec un rendement moindre. Le delta du fleuve Rouge est triste. Tout est ocre: le ciel, la terre, les rizières, et même les vêtements des gens couleur *cu-nau*. Mais j'aime mon Tonkin plus que tout. J'y suis née. Et bien qu'il me soit agréable de le quitter de temps en temps, je suis si heureuse d'y revenir!

Hanoï est une ville calme, tranquille, un peu guindée.

Saïgon est une ville légère gaie cosmopolite.

Nous voilà donc pour quelques jours des saïgonnais occasionnels!

Samedi 17 Juillet.

Quelle bonne nuit passée à Long Buu! Nous partons pour Saïgon à neuf heures. Papa a beaucoup à faire et nous lâche en ville. Nous aussi avons de quoi nous occuper. Déjeuner au Mont Ventoux. L'après-Midi est vite passée. Le soir, dîner avec le Directeur de l'Usine et retour à Long Buu.

Dimanche 18 Juillet.

Sommes invités à déjeuner par un ami italien. Le soir, nous dînons chez une amie devenue saïgonnaise depuis quelques années, mais dont le mari était pharmacien à Nam Dinh autrefois. Le pauvre qui était parti juste avant la guerre pour ramener de nouveaux médicaments pour sa pharmacie est resté coincé en France par les événements. Sa femme que nous aimons beaucoup est donc restée seule en Indochine.

Lundi 19 Juillet.

Hier les bureaux étaient fermés. Mais aujourd'hui lundi, papa peut continuer à traiter ses affaires. Nous déjeunons chez d'autres amis et le soir, dînons de nouveau avec Vana, mais à la Reine Pédauque cette fois.

Mardi 20 Juillet.

C'est notre dernière journée à Saïgon. Papa doit en finir avec tout ses formalités et autres affaires, car demain, nous allons prospecter la région de Baria où papa possède une «montagne». Nous reviendrons peut être si papa trouve des cailloux intéressants.

Nous déjeunons de nouveau chez nos amis italiens. La journée passe comme un éclair. L'Après-midi, j'ai pris un bain au Cercle Sportif dans la belle piscine au milieu des grands arbres.

Et le soir, nous allons déguster une soupe chinoise au Bar Papillon, rue Catinat. Outre son nom charmant, ce petit restaurant mitonne les meilleures spécialités chinoises de Saïgon. Que ce soit les potages aux ailerons de requins ou aux nids d'hirondelles ou au crabe, ou bien les beignets de crevettes sauce aigre-douce, ou bien, ou bien ou bien.

Avant de partir, quelques impressions sur le Saïgon de 1943.

On trouve sans tickets pas mal de choses rares à Hanoï: huile, sucre, savon, lait.

Les coolies-pousses ne rouspètent pas comme à Hanoï, mais ils sont plus rares.

Le bière, surtout le marque Tiger Beer est parait-il bien meilleure qu'au Hanoï.

J'ai horreur de le bière et n'en parle que par ouï-dire.

À la Pagode, le salon de thé-glacier le plus réputé de Saïgon, on savoure des cafés liégeois délicieux. Mais ils sont encore meilleurs à O'Daka à Dakao. Toujours à Dakao, le Boulanger fait un pain fameux.

Mercredi 21 Juillet

Nous partons pour Phuoc Hai, petite plage agréable au milieu des dunes. Mariette et Robert ont mis à la disposition des parents leur maison de pêcheur, sur pilotis. De là, nous pourrions rayonner car papa doit prospecter dans le coin. Nous prenons donc la direction du Cap Saint Jacques que nous quitterons à Baria.

Nous avons quitté l'usine de Long Buu à 9h00 ce matin après avoir fait nos adieux au personnel, car nous n'y reviendrons plus avant notre départ pour Dalat.

La route est affreuse jusqu'à ce que nous ayons rejoint le Pont de Bien Hoa. Nous n'avons d'ailleurs pas à traverser cette ville car il y a un nouveau tronçon de route plus large et moins encombrée. Nous nous engageons sur la route du Cap. À gauche, c'est la direction de Phan Thiêt ou Dalat. Nous voilà de nouveau au milieu des plantations d'hévéa. À droite, un peu en retrait, l'usine de la B.I.F. La route est ombragée et pas trop mauvaise. Nous roulons à vive allure. Un tatou avec sa queue couverte d'écaillés, traverse la route.

Avec notre Renault-gazo, nous dépassons une V8 gazo également. Papa est heureux comme un gosse. Nous avons semé la Ford. On ne la voit plus du tout. Papa est d'autant plus fier que notre gazo est sa création.

Le paysage varie peu: des rizières de temps en temps, mais surtout du caoutchouc. Quelques effluves de latex pénètrent dans nos narines effarouchées. Dans une plantation, une femme va d'arbre en arbre pour vider les bols pleins de lait dans un seau.

Après deux villages peu importants: Long Thanh et Phu My, on voit émerger de la forêt, la montagne de Baria. Nous l'avons survolée en 1936 en Caudron-Renault de l'Aéro-Club de Cochinchine dont papa était membre. Nous allons à Phuoc Hai faire quelques ronds au dessus de la villa de Mariette et Robert et nous leur avons lancé un message lesté avec de la monnaie car nous avons oublié de nous munir de cailloux. Sur la montagne de Baria, il y a un tas de petits pagodons et d'autels. Tout à coup, une odeur nauséabonde, pire que le latex, se répand dans la voiture. Je regarde Nicole d'un œil soupçonneux en soufflant par le nez. Elle jure ses grands dieux que ce n'est pas elle la coupable. En effet, nous traversons un marécage qui semble servir de déversoir à quelques paillotes.

Voici les premières maisons de Baria. Papa nous arrête devant le marché et, pendant qu'il va au Cadastre pour un renseignement, avec maman nous faisons des achats: épis de maïs, pommes, cannelle, bananes, tomates. Dans une pharmacie, nous trouvons quelques spécialités qui viennent encore de France. Nous sautons dessus. La vendeuse, très aimable, veut bien nous céder un verre avec une Betty Boop peinte que Nicole désirait.

Non loin de Baria, c'est le village de Long Dien avec son amusant petite fontaine sur la place du marché, fontaine qui a été construite à la mémoire de Kai-Thanh-Liem, bienfaiteur dudit village. Nous nous arrêtons pour acheter des mangoustans, ces fruits délicieux qui ne poussent pas au Tonkin. La route est agréable maintenant au milieu de petits bouquets d'arbres.

Voici Phuoc Hai. Nous nous arrêtons devant la maison de nos amis Je n'y étais pas revenue depuis sept ans et il me semble qu'elle n'est plus à la même place vue de l'extérieur. Mais si! Je reconnais le jardin dans le sable où en maillot de bain, je posai pour une statuette de danseuse modélée par Robert. Il la fit réaliser en bronze et elle trône fièrement sur le bureau de maman.

L'intérieur n'a pas changé: une maison en bois sur pilotis, une véranda tout autour, avec des stores de toile que l'on pouvait baisser ou relever suivant le temps. Et quand le vent soufflait un peu trop, Robert criait «Larguez les boutes!». Et tous les moussaillons que nous étions, d'arrimer les stores le plus haut possible!

Nous nous mettons vite à l'aise: pieds nus et en short.

Nous faisons ensuite un repas délicieux: crevettes, poisson, champignons. Après la sieste où je lis «Grand Hôtel» de Vicky Baum, nous enfilons nos paréos et courons jusqu'à la plage qui est toute petite et assez sale. Les vagues sont mauvaises. Nous nous jetons dans la mer et nous sommes roulés, ballottés et déportés soixante mètres plus loin, parallèlement à la plage heureusement. Puis, nous nous séchons sur le sable au soleil. En rentrant, nous nous douchons dans la salle d'eau sommaire qui se trouve sous les pilotis. Puis bien rafraîchies, nous nous installons sur la véranda et grignotons des galettes en buvant une citronnade.

Nous dormons le soir sur des lits picots. Il y a un vent terrible dans les filaos du jardin et on entend gronder la mer toute proche. Un volet claque. Je me lève à talon et le ferme. Bonne nuit!

Jeudi 22 Juillet.

Aujourd'hui nous allons prospecter sur la montagne de papa.

Le petit déjeuner pris, Nicole et moi allons dire bonjour à la mer. Elle est mauvaise. À l'horizon, elle se confond avec le ciel; au milieu, elle est presque jaune; par plaques, elle apparaît très verte. Les vagues blanches de rage s'écrasent sur le sable de la grève. Un petit soleil tout timide, qui ressemble à celui du Tonkin au moment du Tét, essaie de percer les nuages gris. Une dame tente de prendre un bain de soleil sur une natte. Les pêcheurs du village, mettent à l'eau leurs grosses barques avec deux gros yeux peintes l'avant. J'admire leur dextérité. Ils n'ont pas peur d'être rejetés sur la grève. En quelques coups de rame, ils dépassent la région dangereuse et nagent là où les vagues sont plus calmes.

Nous prenons quelques bolées d'air du large et nous courons vers la voiture dont le moteur ronfle déjà.

Voici notre petite montagne. Pour aller de la route au pied de la colline nous passons sur une diguette entre deux rizières. Nous escaladons la montagne en marchant dans la broussaille. J'ai peur de me faire piquer, car j'ai des sandales très découpées. Elles sont toute mignonnes, toute rouge: Je les ai fait faire exprès pour les vacances par notre petit cordonnier d'Hanoi, mais elles ne sont pas indiquées pour la prospection. (J'ai toujours beaucoup d'ennuis avec mes pieds et mes chaussures!).

Nous ramassons des pierres intéressantes et malgré quelques glissades sur les feuilles mortes et la terre humide, parvenons au sommet. C'est plat et propre. Plus d'arbres ni de broussailles, mais des plantes qui ressemblent des orchidées tapissent le sol. Elles ont de larges feuilles vert clair et chaque plant ne porte qu'une fleur rose et longue.

mais des plantes qui ressemblent des orchidées tapissent le sol. Elles ont de larges feuilles vert clair et chaque plant ne porte qu'une fleur rose et longue.

Ça et là, un bouquet de bambous très fins et qui piquent. Je contemple les fleurs avec curiosité. Papa me rappelle à l'ordre : «Tu es venue pour chercher des cailloux et non des fleurs.» Puis il cherche un endroit d'où on voit la mer et m'appelle. La mer n'est pas loin: une huitaine de kilomètre nous en sépare. On la voit très bien derrière les dunes. On voit même la maison de nos amis. Malheureusement, il n'y a plus de soleil et la mer est gris sale.

Quelques gouttes de pluie commencent à tomber. Le vent souffle plus fort dans les bambous qui grincent en imitant le cri de la grue.

Nos sacs en jute sont pleins de pierres. Il est temps de rentrer. Nous descendons lentement le sentier devenant plus glissant avec la pluie qui tombe fort à présent. Au bas de la colline, nous nous réfugions dans une cabane, en attendant une accalmie. Au bout d'un quart d'heure, nous regagnons la voiture pour aller à Phuoc Hai déjeuner. Nous nous changeons pour faire sécher nos vêtements mouillés et le déjeuner pris, nous repartons pour Saïgon. En route, je m'aperçois que j'ai oublié mon short et ma chemise sur le fil d'étendage. Et c'est le seul short que j'ai emporté pour les vacances.

Vendredi 23 Juillet.

Nous revoilà à Saïgon, ce qui est synonyme de courses et emplettes. L'Après-midi, nous faisons les derniers achats pour l'Arbre-Broyé. Nous allons au vieux Marché qui est un des endroits pittoresques de Saïgon. C'est le quartier des Ali Mohamed. Ils sont amusants avec leur chemise qui flotte au dessus du morceau de caraco à carreaux qui leur sert de jupe. Ils portent tous le fez: il y en a de jolis tout blancs brodés ton sur ton des rouges avec un gland noir, des verts en velours.

Vers quatre heures, nous faisons la tournée des adieux à nos amis de Saïgon, car nous repartons demain matin pour Dalat.

À sept heures, nous dégustons de délicieux cafés viennois dans un bistro de Dakao. Nous avalons même une soupe chinoise et à huit heures, nous changeons de restaurant pour terminer notre repas.

Samedi 24 Juillet.

Départ à huit heures. La voiture plie sous le poids des paquets et des sacs. Adieu Saïgon! Nous repassons par Dakao, puis voici Gia Dinh. Le pont de Binh Loï sur la rivière de Saïgon. À Binh Loï, papa a une petite usine (Mininco). La rivière est bordée de cocotiers. Les abords de Saïgon, depuis Tu Duc à ce pont sont très pittoresques et verdoyants. Partout des cocotiers et des petits cours d'eau.

Voilà Tu Duc. On y fabrique des nems crus (la chair de porc est confite dans une saumure). C'est délicieux. Plus loin, c'est «la Cascade», un établissement mi-salon de thé, mi-guinguette où l'on pouvait prendre quelques rafraîchissements en sortant de la piscine en forme de cours d'eau. Que de bons moments nous y avons passé en 1936! Le soir, on pouvait danser au son d'un pick-up sur des airs de tangos, de slows ou de paso doble.

Pour le moment, il n'en est pas question.

Tout de suite après Bien Hoa les hévéas commencent. J'aime beaucoup ces plantations avec leurs arbres bien plantés en quinconces très régulières. Les hévéas sont très feuillus et font une ombre épaisse.

Un peu après la fourche Dalat - Phan Thiêt, un envol de perroquets passe au dessus de la voiture. Ils sont au moins cinquante et leurs couleurs vives resplendent au soleil.

Onze heures. Nous nous arrêtons chez la marchande de charbon de gazo. Pour en acheter. Nous en profitons pour manger un bol de riz accompagné d'un plat délicieux: du chevreuil dans du jus de soja.

Nous repartons. Voici l'endroit où nous avons vu le tigre il y a huit jours. Sur la route, des crottes d'éléphants.

Papa s'amuse à écraser les serpents qui traversent la route. Ils sont gros et longs et il y en a pas mal.

Tout à coup, une légère fumée s'élève derrière notre dos, mais à l'intérieur de la voiture. Cela pique les yeux et nous fait pleurer. On s'arrête. Papa soulève le coffre arrière. C'est la plaque isolatrice d'amiante qui prend feu! Le chauffeur verse de l'eau dessus....

Col de Blao 850 mètres. Des Moïs sur la route. Nous arrivons à deux heures à Djiring et prenons le café en lisant des revues. Nous attendons un ami qui doit arriver vers cinq heures. Nous prenons ensemble l'apéritif et il repart sur Dalat tandis que nous dînons et dormons à Djiring.

Dimanche 25 Juillet.

Nous assistons à la messe dans la petite église en bois de Djiring. C'est très pittoresque: il y a là des Moïs drapés dans leur couverture, de Moïesses avec leur petit sur le dos, des annamites, les sœurs de la léproserie en robes bleu foncé et cornettes blanches. À la sortie, nous faisons un tour au marché. C'est encore plus curieux: le Moï, l'annamite, le chinois se côtoient.

Au retour, nous nous élançons en voiture sur la route de Dalat, car papa veut prospecter toute la journée et nous reviendrons dormir à Djiring Midi. Nous nous arrêtons à l'ombre des pitchpins pour déjeuner. Je m'amuse après notre repas, à vider les trois bols de résine au pied d'un pins dans un seul bol. Je m'en colle partout: j'ai les doigts tout poisseux. Des amis qui descendent de Dalat s'arrêtent pour nous dire bonjour et continuent leur route sur Saïgon. Nous rentrons à Djiring juste pour prendre le thé et avant la pluie.

Lundi 26 Juillet.

C'est aujourd'hui que nous remontons vers notre nid d'aigle. Un tour au marché et nous partons. Arrêt pour déjeuner sur l'herbe à Midi. Rencontrons des amis qui descendent de Dalat. D'autres qui y vont. C'est fou la circulation qu'il y a sur cette route! Nous, prenons *le five o'clock tea* à Bellevue et parvenons à 19h00 à l'Arbre Broyé.

Mardi 27 Juillet.

Beaucoup de vent. Le ciel est gris. Nous passons toute la journée à l'Arbre-Broyé. Le soir, il se met à pleuvoir.

Mercredi 28 Juillet.

Une dame amie est venue nous voir hier et elle a dormi chez nous. Il a vraiment fait froid cette nuit. Nous avons les pieds gelés et pas moyen de se réchauffer! Ce matin, il fait un temps d'hiver. Nous avons les doigts gourds, le nez froid et qui coule. l'eau de la toilette nous paraît glacée. À neuf heures, bien emmitouflées, nous partons pour Dalat où nous dormirons et passerons la journée de demain.

Papa et maman déjeunent chez des amis à eux et la Nic et moi chez nos copines. À 4 heures, nous allons chez le pâtissier en vogue à Dalat: la Pâtisserie Dauphinoise (Deneréas). C'est un ancien préparateur en pharmacie du Tonkin. Il était notre voisin à Hanoï. Autre bizarrerie, un ancien tailleur d'Hanoï s'est fait boucher à Dalat (Mas).

Jeudi 29 Juillet.

Déjeunons chez les parents de Papou et Manou avec un tas de connaissances du Tonkin. Une partie de croquets monstre. Et le soir, nous rentrons chez nous à l'Arbre-].B[royé].

Vendredi 30 Juillet.

Je vais à Djiring avec papa. Nous grimpons sur une montagne pour prospecter. Nombreuses glissades sur les aiguilles de pin. Je me fais piquer par des maringouins et j'attrape une grosse ampoule sous l'orteil droit. Papa est satisfait: il a trouvé un caillou intéressant.

Déjeuner à Djiring. Pendant que papa va aux Travaux Publics, je furète au marché. À 16h00, nous prenons le chemin du retour. Arrêt chez un monsieur qui nous offre du lait, du bon café et un gâteau fait entièrement à la farine de manioc. En le quittant, je prends le volant. Il se produit un bruit étrange. Au bout de dix kilomètres, arrêt pour voir d'où provient ce bruit. Papa et le chauffeur cherchent en vain. Papa inquiet, reprend la volant. Nous arrivons enfin à l'Arbre Broyé sans autre ennui.

Samedi 31 Juillet.

Nous devons aller à Dalat, mais papa un peu fatigué se repose. Nous avons défait les valises et rangé les vêtements dans les armoires. On installe en grand l'électricité avec le groupe Colibri. C'est éblouissant!

Dimanche 1^{er} Août.

Nous avons passé la journée à Bellevue. C'est à dire qu'à neuf heures nous avons d'abord prospectés sur la route de Dran à Fimnon. Puis avant d'aller déjeuner avec nos amis de Bellevue; Nous sommes passés à la poste où je devais prendre des timbres pour affranchir une lettre que j'avais écrite à ma sœur au Tam Dao. Mais c'était dimanche et la poste était fermée. Nous avons mangé un délicieux gigot de cerf que l'hôtelier avait tué la veille. Il était très tendre. Et nous avons bu du bon café de Belleville. Le caféier pousse très bien dans cette région. Le terrain, le climat lui sont

propices. L'altitude également entre 1,000 et 1,800 mètres. Et surtout pas de borer, parasite qui ravage les plantations et terreur des planteurs de café tonkinois.

Donc, la dernière goutte de café avalée, nous avons fait un tour et avons visité l'usine électrique de l'hôtelier. Il se sert d'une chute d'eau. C'est simple et rudimentaire, mais cela marche! Il fait même de la glace ! Avant de quitter Bellevue, nous avons acheté à Mr. Berthe, de la confiture de fraises, d'oranges, de prunes et de cédrat. C'est la meilleure confiture de l'Indochine.

À Dran, nous avons acheté des légumes: petits pois, haricots verts, haricots beurre, carottes, choux, poireaux, flageolets. Tous ces légumes sont entassés dans les cours intérieures des maisons de bois qui ne paient pas de mine. Il faut connaître les bons endroits. Les légumes de Dran et de Bellevue ont vraiment du goût: ils rappellent les légumes de France. C'est un vrai pays de Cocagne ici.

À cinq heures, nous avons goûté chez mon aime, puis avant de remonter à l'A[rbre-].B[royé], il a fallu ranger nos achats dans la voiture. J'ai mis moi-même dans un des

tubes d'aluminium du toit de la Prima[quatre] les légumes et les poulets. Nos amis de Bellevue remontaient avec nous et dormaient à la maison, où nous sommes arrivés à sept heures trente.

Lundi 2 Août.

Hier soir, nos amis sont allés à la chasse. Ils sont revenus bredouilles au bout d'une heure car il pleuvait. Ce matin, nous les avons accompagnés à la gare, car ils redescendaient à Bellevue. Par ce train, venaient de Dalat nos amis Papou et Manou avec une de leurs copines. Elles venaient nous chercher pour déjeuner sur l'herbe. Nous avons rapidement préparé des sandwiches et à onze heures, toutes les cinq, sommes parties en chantant. Maman a demandé à Gaston, un jeune gars du pays de nous suivre avec un fusil, car il y a beaucoup d'animaux plus ou moins sauvages: gibbons, sangliers, tigres.

Nous sommes d'abord allés à Happy Vallée, puis nous avons suivi le petit ruisseau en nous enfonçant dans un sous-bois. Nous avons traversé le ruisseau sur des bouts de bois plus ou moins pourris et qui sous notre poids s'enfonçaient dans la terre molle. Sur la rive où nous avons abordé, il y avait une délicieuse petite plage ombragée. Nous y avons déposé le sac de provisions et nos imperméables et nous avons essayés d'atteindre la clairière qu'on apercevait derrière les arbres. Nous sommes donc entrés dans les hautes herbes au milieu des épines. Il n'y avait pas de piste, il nous a fallu revenir sur nos pas. Comme il était Midi, nous avons déballé les victuailles et avons tout dévoré! Nous sommes ensuite rentrés à la maison poser nos affaires et nous rafraîchir, car il faisait très chaud. Après quelques instants de pause, j'ai emmené mes amies sur la falaise qui domine Dran et d'où on voit la mer à soixante dix kilomètres à vol d'oiseau. C'est la baie de Cam Ranh que l'on aperçoit. Nous nous sommes assises dans l'herbe et avons devisé gentiment. À trois heures trente, ces demoiselles reprenaient le train pour Dalat.

Le soir, Nicole a servi de secrétaire à papa, tandis que je lui dessinais des cartes pour qu'il puisse prendre ses périmètres miniers.

Mardi 3 Août.

Nous allons à Dalat où nous devons passer la journée. Arrivés là bas, papa nous dit qu'il nous faudra y dormir. Nous n'avons même pas de pyjama ni de brosse à dents!

Mercredi 4 Août.

Puisque nous sommes à Dalat, nous faisons des achats au marché avant de regagner l'Arbre Broyé. J'ai essayé ma paire de sandales blanche commandée il y a cinq mois! Elles ne seront prêtes que samedi! À ce point la patience n'est plus une vertu, c'est un vice.

Jeudi 5 Août.

Il fait beau et bon. Rien de sensationnel à raconter. Il y a du monde à déjeuner.

Vendredi 6 Août.

Partons tous en voiture à huit heures pour Bellevue où Nicole et moi passerons la journée avec une amie du Tonkin, tandis que papa et maman emmènent son mari à Djiring. Nous pêchons, suspendues au dessus de la rivière sur un pont aérien qui se balance au gré du vent. Le chapeau de notre amie vole et tombe dans l'eau. Je manque le suivre par la faute de Nicole qui saute du pont, lequel pont soulagé de ce poids avantageux, prend son essor dans l'éther et retombe en touchant l'eau, adoptant un mouvement de bas en haut uniformément accéléré. Je sens un chatouillis assez agréable dans le ventre, mais j'ai aussi une sensation d'instabilité inquiétante.

Bref, je me rattrape à temps au câble d'acier qui nous retient et évite de justesse le saut dans le ruisseau. Nous pêchons cinq poissons! Midi. Il est temps de rentrer déjeuner. Pendant la sieste, je fais mon courrier, puis nous mangeons un *chào gà*, soupe annamite très fine: c'est un bouillon de riz avec des filaments de chair de poulet. C'est un potage rustique que l'on ne propose pas dans les restaurants, mais exquis dans sa simplicité. J'adore la cuisine annamite. À mon avis, c'est la meilleure du monde. Moins grasse que la cuisine chinoise. Je n'ose la comparer à la cuisine française, n'en connaissant que les mets préparés par nos beps indochinois qui tiennent eux-mêmes leur art de dames françaises. Bref, je me nourrirais bien entièrement à la vietnamienne si je pouvais, mais papa ne serait pas d'accord. Il n'a jamais pu s'habituer au nuoc-mâm, la sauce nationale qui est une saumure de poisson et dont l'odeur peut effaroucher des narines occidentales. Mais cette sauce, outre sa sapidité qui relève tous les mets, possède un tas de vertus pour pallier ainsi les carences nutritionnelles des Tonkinois. Quelques médecins d'ici l'ont d'ailleurs compris puis qu'ils le prescrivent à leurs patients.

Donc, après notre *chào gà*, nous faisons une grande promenade et allons jusqu'au point de vue d'où l'on voit si loin d'habitude. Mais aujourd'hui, il pleut dans la plaine. On voit la gare de Kron Pha à nos pieds, et la plaine, à sept cents mètres au dessous, n'est plus qu'à cent mètres au dessus de la mer. On distingue à peine la baie de Cam Ranh voilée par un rideau de pluie.

Nous rentrons avec les premières gouttes de pluie et attendons les parents qui n'arrivent qu'à neuf heures du soir pour nous remmener.

La nuit est complète et les montagnes sont pleines de feux que les Moïs ont allumé. C'est beau et cela me rappelle l'arrivée à Hong Kong la nuit par bateau. Par endroit, cela fait un rempart de flammes; ailleurs n'y a que des points rouges. Le

spectacle est féerique! Cela fait déjà trois jours que celle brûle et ce n'est pas fini. Pendant la journée, il y a une buée et une fumée épaisse qui pique les yeux depuis Dran jusqu'à Bellevue.

Nous atteignons l'Arbre Broyé à dix heures du soir.

Samedi 7 Août.

Avons passé toute la journée à la maison. Des amis sont venus déjeuner. Vers cinq heures, papa et moi sommes allés à pied jusque chez des voisins qui habitent à un kilomètre en montant sur une route caillouteuse. J'avais mon bel imperméable en satin marine à pois blancs, mais des pieds de *nha-qués* car je portais des sabots annamites à cause de la route détrempée. Papa avait mis ses chaussures sans chaussettes. Nous étions vraiment élégants !

Arrivés chez ces personnes, je n'ai pu entrer dans la maison, car leur fille avait les oreillons et comme je ne les avais jamais eus, la dame a jugé plus prudent de me recevoir dans le jardin. Elle m'a offert des bon bons et a coupé un énorme bouquet de fleurs pour maman. Il y avait des lilas mauves et blancs qui sentaient très fort, des mimosas du Japon avec leurs petites feuilles rondes argentées et des mimosas de France aux longues feuilles fines et puis trois gros hortensias d'un bleu adorable.

Lorsque papa a eu fini de discuter avec la monsieur, nous sommes repartis. J'ai failli tomber plusieurs fois avec mes sabots et me suis fait une grosse ampoule.

Dimanche 8 Août.

Après le petit déjeuner, nous avons pris un bain de soleil avec Nicole. Nous avons étendu une natte par terre derrière la maison, et à plat ventre chapeautées, nous avons lu en réchauffant nos jeunes os. Le soleil tapait dur mais n'a pas duré.

À Midi, nous avons mangé annamite. Il n'y avait que maman, Nicole et moi, papa et Gaston étant partis prospecter. Vers deux heures, il s'est mis à pleuvoir à torrent.

J'ai l'impression que les pluies vont commencer maintenant. Il est temps que nous partions pour des climats plus ensoleillés.

À quatre heures, la voiture est revenue. Papa et Gaston étaient tout mouillés. La pluie les avait surpris en pleine forêt.

Papa s'est étonné de ma bonne mine aujourd'hui. Évidemment, je me suis à légèrement fardée ! Cela tranche avec mon teint habituel un peu verdâtre. Par contre ce séjour à la montagne a dû lui faire du bien, car il est coloré ici, alors qu'il est plutôt pâlichon à Hanoï.

Nous avons fait les bagages pour Nha Trang.

Lundi 9 Août.

Hier, sur ma natte, j'ai lu avec beaucoup de plaisir le bouquin de Francis de Croisset: «Nous avons fait un beau voyage». C'est très drôle et vivant: plein d'humour comme j'aime. Il décrit bien l'Inde et les Anglais qui y vivent. Quand je tombe sur des livres aussi agréables lire, je rêve d'être le Kipling de l'Indochine. Hélas! je n'en aurai jamais le pouvoir! C'est le regret de ma jeune vie.

Nous partons à Dalat et nous rentrerons ce soir.

À Dalat, papa porte la voiture au garage faire réparer un câble de frein cassé et les phares déficients. Pendant ce temps, nous faisons des courses. Je passe récupérer mes sandales enfin terminées. Nous déjeunons à «La Chaumière», un petit restaurant qui est en face du Lac, entre le Cercle Sportif et le stade. On y mange très bien.

À trois heures, nous allons voir si la voiture est prête. Elle ne le sera que demain. Nous serons donc encore obligés de dormir à Dalat. Nous y avons heureusement beaucoup d'amis pour nous héberger. Suzanne, la fille aînée de papa Leconte, nous prêtera des vêtements de nuit. Papa est rigolo dans un pyjama du mari de la Suze! On dirait un chinois. Nous les femmes, nous nous débrouillerons avec un châle, une veste et une chemise de nuit à nous partager.

Vers dix huit heures, papa va voir le père de Papou et de Manou. Il est architecte et Chef de l'Urbanisme à Hanoï. Il est en vacances ici et habite une des dernières maisons de la ville, rue Graffeuil.

Nous nous donnons rendez-vous à vingt heures à la Chaumière, car nous y dînerons.

Avec la Suze et son mari, nous allons au garage Ballansard prendre nos vestes restées dans la voiture. Nous nous séparons: Maman et Suzanne visitent une maison, tandis que le Gastounet, Nic[ole] et moi nous dirigeons vers le garage. Nouvelle séparation: je pars toute seule à bicyclette à cause d'une grosse ampoule qui me fait boiter et prends une route qui monte un peu moins. Nicole et Gastounet prennent un raccourci.

Nous avons convenu d'un endroit pour nous retrouver. Je les cherche. Ils me cherchent. Au bout de vingt minutes, nous nous retrouvons place du Marché. Le Gastounet nous emmène à la pâtisserie pour attendre ces dames.

Nous grignotons des gâteaux pendant une demi-heure.

Nous partons tous vers la Chaumière à pied, lorsqu'au bas du pont du Lac, nous reconnaissons papa dans un pousse. Il est furieux parce que le coolie a fait scandale à la Chaumière, en hurlant qu'il n'était pas assez payé, alors que papa lui avait donné une piastre cinquante pour une heure de course. Alors papa lui a dit qu'il lui donnerait deux piastres juste, s'il le montait au marché et s'il le ramenait à la chaumière. Nous avons bien ri. Il a donc monté sa côte et l'a redescendue. Il voulait flanquer le coolie dans l'eau pour l'avoir ainsi désobligé!

La nuit, indigestion général!

Mardi 10 Août.

J'attends chez la Suze, pendant que les parents vont chercher la voiture. Ils reviennent à onze heures et nous repartons. Nous nous arrêtons chez les Cerutti qui nous retiennent à déjeuner. D'ailleurs, monsieur Cerutti prend le train d'une heure pour Hanoï.

À trois heures, nous partons pour l'Arbre-Broyé où nous arrivons, à quatre heures trente, en même temps que Mr. Lebourg qui débarque du train venant à Bellevue. On fait les derniers préparatifs, puis les adieux aux personnes qui nous ont loué leur chalet. Enfin dîner et au lit pour affronter la grand route demain.

Mercredi 11 Août.

C'est aujourd'hui que nous quittons l'Arbre-Broyé pour la plaine. Nous nous hâtons lentement, nous fermons fébrilement les valises, nous le rouvrons pour y ajouter un objet oublié, nous refermons et nous rouvrons. Nous faisons enregistrer une malle à la gare pour l'envoyer à Hanoï à grande vitesse.

Enfin à 11h00, nous sommes tous casés dans la voiture et nous descendons la côte. Au revoir Arbre-Broyé et ses environs où nous avons passé de bons moments!

À Bellevue, nous abandonnons Mr. Lebourg aux bras de sa femme et nous partons déjeuner au Kiosque de Bellevue.

Puis, c'est la vraie descente. On aperçoit un chevreuil qui traverse la route.

Cette route est vraiment affreuse avec ses virages trop brusques, trop rapprochés et trop nombreux.

À 15h00, nous arrivons à Tour Cham, où il y a un vent et une poussière épouvantables. Il en est toujours ainsi à Tour Cham. On voit des canaux d'irrigation qui ont été creusés par les Chams au temps de leur splendeur. Il paraît que cette région était très riche autrefois, il y a des siècles. Aujourd'hui, c'est sec, très sec. On voit beaucoup de moutons et de chèvres qui se contentent de peu.

Nous nous arrêtons au Bungalow de Tour Cham pour boire un peu, car le vent nous déshydrate fort, puis nous repartons sur Cana. La route en corniche est très belle, mais nous avons le vent debout et n'avancions que lentement. Voici les salines de Cana, puis, plus loin l'Auberge du Point d'Interrogation.

C'est une bâtisse très rudimentaire au milieu d'un «jardin» sableux où poussent les plantes des dunes. Mais il y a tout de même un certain confort. Nous nous y arrêtons, dînons et dormons.

Jeudi 12 Août.

Réveil à 7h00. Toilette, puis Nicole et moi nous rendons sur la plage pendant que les parents vont à Sông Long Sông. Nous trouvons un serpent de mer sur le sable. Il a une tête et un cou très fins et sa queue est large. C'est tout à fait le même que ceux que l'on peut voir dans des bocaux à l'Institut Océanographique de Nha Trang. Nous nous trempons cependant bravement les pieds dans la mer, puis cherchons des coquillages dans les rochers. Nous ne revenons qu'à onze heures, en même temps que les parents.

Déjeuner, sieste, puis en route pour Nha Trang. Nous y arrivons à dix huit heures trente, et nous dirigeons droit chez nos amis Rouelle. Ce sont des amis de mes parents de longue date et leurs enfants sont comme des frères pour nous. Ils habitent Nha Trang, mais les enfants font leurs études à Saïgon et ne viennent que pour les vacances. Nous sommes toujours reçus à bras ouverts chez eux et c'est un vrai bonheur que de les retrouver.

Vendredi 13 Août.

À sept heures, Danie la plus jeune fille de la maison, vient me réveiller. J'enfile mon paréo et descend avec son papa pour faire du rowing. Nous ramons jusqu'à neuf heures. C'est que je voudrais m'entraîner pour prendre part aux courses du 15 Août! Cela fait bien court, mais on peut toujours essayer.

Après le canotage, le bain. Nous nageons jusque devant l'Hôtel Beurivage, où je rencontre une amie d'Hanoï qui s'entraîne elle aussi pour le 15! L'Hôtel Beurivage

est la grande attraction: c'est là qu'avant la guerre, j'ai eu le plaisir de voir Charlie Chaplin et Paulette Godard lors de leur tour du monde.

Nous rentrons du bain à 11h00, le nez rouge de soleil et les bras cuits. L'Après-midi, je vais demander à la femme du toubib si elle veut bien être ma partenaire pour l'épreuve de rowing. Elle veut bien, mais seulement si elle est sûre de gagner! Nous nous entraînerons demain et si c'est bon, nous nous inscrirons pour le 15.

À 18h00, je fais un saut au tennis ou je joue comme un pied. Le soir, fourbue, les épaules douloureuses, les yeux rouges et le nez aussi pour avoir pris trop de soleil, je monte me coucher et m'endors comme une masse.

Samedi 14 Août.

Je me lève à six heures pour ne pas faire attendre ma partenaire. À sept heures trente, elle n'est toujours pas là. Un peu plus tard, je reçois un mot d'elle. Elle est fatiguée et s'excuse ! La course est dans l'eau, c'est le cas de le dire!

Dimanche 15 Août.

Nous allons à la messe de six heures trente à l'église de Nha Trang qui se trouve sur une hauteur et d'où l'on a une belle vue sur la mer.

Nous arriverons à temps pour assister aux premières courses à huit heures qui se dérouleront devant le cercle mais au large.

Nous nous baignons donc avec Nicole avant les épreuves. L'eau est très fraîche à cette heure matinale et il y a beaucoup de petites méduses qui, heureusement ne piquent pas.

Je songe aux 15 Août du Tam Dao. Tous les ans, il y a de grandes manifestations sportives auxquelles je participe, surtout en natation. Il y a aussi des courses en sacs, des concours de grimaces, des tournois de tennis. Et le soir, feu d'artifice et pour finir en apothéose, un bal sur la terrasse de l'Hôtel de la Cascade d'Argent. C'est toujours très gai.

Ce soir, à Nha Trang, comme tous les soirs après dîner, nous montons à notre petite paillote sur la terrasse de la maison. Mr. Rouelle a fait construire cette petite cagna pour les enfants. Il y a des lits avec moustiquaires. C'est notre domaine à Nicole et moi pour quelques jours.

De la terrasse, nous contemplons la mer sous la nuit claire et bleue. À l'horizon, on voit des petits points lumineux. Ce sont les barques des pêcheurs. Par les nuits sans lune, on les voit encore plus nettement et l'on croirait apercevoir les lumières d'une ville au loin.

Lundi 16 Août.

Journée de vacances ordinaire : bain, tennis. L'Après-midi, nous poussons jusqu'au plongoir devant le cercle, et faisons quelques sauts de l'ange et sauts carpés. Après dîner, nous faisons une délicieuse promenade au clair de lune sur la plage encore tiède.

Mardi 17 Août.

Avec Nicole, nous allons jusqu'au plongoir du Cercle avec notre canot: l'une après l'autre car il est monoplace, l'autre nageant derrière. Sur le plongoir nous

retrouvons notre bande de copains. Rires, bavardages et plongeurs. Pour revenir, il y a tellement de vagues que nous sommes obligées de pousser le canoë dans la mer pendant un bout de chemin, puis de le porter sur notre dos pour finir. Nous arrivons à Midi trente à la maison, exténuées et écarlates pour nous faire réprimander car tout le monde est à table!

L'Après-midi il pleut. C'est la première fois depuis notre arrivée à Nha Trang. Pas de tennis donc. Nous jouons aux cartes. On essaie de m'apprendre à jouer au poker sans grand succès.

Nous dînons tôt car ce soir nous accompagnons papa à la gare.

Pour lui, les vacances si l'on peut dire sont terminées. Il a à faire à Hanoï et nous laisse la voiture et le chauffeur pour notre retour à la fin du mois.

Son train part à vingt et une heures vingt. Nous l'accompagnons tous à bicyclette et revenons au clair de lune.

Mercredi 18 Août.

Il fait toujours beau. Donc bains et tennis.

Jeudi 19 Août.

Après une matinée ensoleillée, une trombe d'eau s'abat l'après-midi sur la paillote qui nous abrite. Il pleut sur les moustiquaires et dans les lits. Nous dormirons dans la maison cette nuit.

Vendredi 20 [Août].

Je commence à peler sérieusement. La peau est toute rose dessous comme celle des petits cochons de France (nos cochons indochinois étant tout noirs avec le ventre qui balaye le sol). Il paraît que nous allons à la chasse ce soir. Nous emportons du pain, du saucisson et du thé.

Après nous être fait copieusement piquer par les moustiques, nous rentrons bredouilles. Les barques des pêcheurs clignotent à l'horizon.

Samedi 21 [Août].

Monsieur Rouelle a prévu une promenade en mer dimanche. Il faut donc retenir une barque et nous allons à Cauda pour cela. L'eau près de la jetée était claire et nous avons vu d'adorables poissons bleus qui nageaient parmi les madrépores et des loches sur les rochers. Le sampaniers nous a attrapé un oursin. Il y avait de jolies barques ancrées dans la crique. J'ai la nostalgie des grands voyages.

Dimanche 22 Août.

Réveil à quatre heures du matin. J'ai sommeil. La lune brille, le ciel est pur. Pourvu que la mer soit bonne. Nous partons en voiture jusqu'à Cauda. Là le bonhomme avec qui nous avons traité hier, nous dit que nous ne pouvons pas partir, qu'il faut une autorisation trois jours avant la sortie. Après de nombreux palabres et une petite augmentation du prix de la course, nous pouvons nous embarquer. Mais le vilain bonhomme n'a pas acheté d'appâts et nous ne pourrions pas pêcher!

Lundi 23 Août.

Maine, la fille aînée de Mr. Rouelle prend le train à huit heures, avec son mari venu la retrouver. Ils repartent pour Saïgon.

Cela commence à sentir la fin des vacances!

Mardi 24 [Août].

Nous ramons plus d'une heure le matin avant le bain. Mais l'après-Midi, c'est de nouveau la pluie. Décidément, il est temps de regagner nos Pénates Hanoïennes

Jeudi 26 [Août].

Même programme qu'hier. Bain après la pluie du matin. Nous sommes allées au plongeur. Tout le long de la plage, on pouvait voir des bancs de poissons tout près. On aurait presque pu les attraper à mains nues !

Il y avait des requins au large. Nous le savions par le drapeau hissé sur le mat du plongeur. Mais nous n'avions pas l'intention de les provoquer. Certains jours, certaines de ces bestioles se risquaient jusque sous la jetée. Et pour décourager les imprudences, on nous rappelait souvent l'histoire, vraie d'ailleurs, de ces deux jeunes gens qui avaient fait le pari de nager jusqu'à l'île du crocodile. L'un des deux suivant l'autre en barque. À mi-chemin, le nageur s'est fait attaquer par un requin qui lui a arraché une jambe.

Vendredi 27 et Samedi 28.

Nous profitons pleinement de ces derniers jours de vacances. Maman a décidé de partir dimanche. Nous commençons donc à refaire les valises. Nous nous promenons à bicyclette le long de cette immense avenue de la plage. Allons à l'Institut Océanographique du côté de Cauda. Revenons vers la ville à l'autre bout, en croisant force petites voitures à cheval que l'on appelle boîtes d'allumettes et qui transportent du nuoc-mâm et de la pâte de crevettes très odorants. Nous passons devant l'Institut Yersin, devant l'Hôtel Beurivage. Arrivons en face du plongeur et filons dans la ville poussiéreuse pour faire quelques courses.

Dimanche 29 Août.

C'est le départ pour Hanoi. Nous faisons des adieux touchants à nos amis. Le chauffeur a préparé la voiture et nous n'avons plus qu'à la charger. Cette fois, je vais m'installer devant à côté de lui pour le réveiller en cas de besoin. Maman et Nicole se mettent derrière au chaud.

Nous allons faire en sens inverse notre voyage d'il y a deux mois.

Mais papa n'étant pas là, non seulement cela manque de charme, mais encore sommes-nous pressées de rentrer.

Au revoir Nha Trang. Nous repassons sur le pont qui relie des îlots, la tour chame de Ponagar est vite dépassée. Notre prochaine ville est Ninh Hoa où Mr. Rouelle travaille à la Distillerie Nieu Ba.

Puis c'est le Varella d'où je lance un œil nostalgique à notre Isola Bella. Je passe rapidement sur les traversées de Tuy Hoa et de son grand pont, de Sông Cau et ses cocotiers, de Qui Nhon et ses tours chames d'or et d'argent. Nous repassons à Bong Son et Tam Quan les deux villages des cocotiers où nous n'avons même plus envie de nous désaltérer au lait de coco.

Voilà les salines de Sa Huynh. Nous ne sommes plus très loin de Quang Ngai où nous dormirons au bungalow.

Lundi 30 Août.

Nous quittons Quang Ngai assez tôt. Les batteries de grosses norias sont toujours en place. Puis, c'est Tam Ky et ses fours à chaux. C'est maintenant Faïfoo, le village de pêcheurs chinois si agréable à voir. Tourane n'est plus très loin. Nous arrivons à nous ravitailler en charbon de bois sans trop de peine. À Tourane, nous nous rafraîchissons à l'Hôtel Morin comme il se doit. Nous repartons bientôt. À gauche, c'est la route qui mène à Ba Na, la station d'altitude de Tourane.

Notre prochaine étape sera Hué à plus de cent kilomètres d'ici. C'est un trajet plein de vues magnifiques. Voici Nam Ô et ses fabriques de nuoc-mâm. Le Col des Nuages que nous gravissons hardiment. Lang Co et sa lagune. Encore un col, celui de Phu Gia qui annonce l'arrivée prochaine à Hué. Nous roulons de nouveau sur un tronçon de route excellent. Une immense lagune s'étend à notre droite. Et voici Hué.

Il est cinq heures. L'heure du thé. J'ai une pensée amicale pour Micheline, mon amie préférée du Lycée qui habite là, son père étant le Directeur de l'Usine électrique privée de Hué. Mais je ne pourrai la voir car nous devons aller dormir à Dong Hoï où nous avons retenu des chambres. Au revoir donc Hué et sa rivière des Parfums pas toujours parfumée d'ailleurs.

Nous passons par Quang Tri, puis après plusieurs bacs, nous finissons par arriver à Dong Hoï tard et un peu fatigués.

Mardi 31 Août.

Après une bonne nuit passée au bungalow, nous repartons assez tôt car l'étape d'aujourd'hui sera longue puisque nous voudrions être à Hanoï ce soir. Nous sortons de Dong Hoï par l'ancienne porte qui fermait la citadelle. Nous longeons la mer sur une route en corniche, bordée par endroits de filaos. Après le bac des marins, nous voilà à Ron, un village au bord de la mer. Nous gravissons ensuite le col de Dal Hap, puis nous redescendons pour rouler au niveau de la mer que nous continuons à suivre mais de moins près. Voilà la Porte d'Annam en haut et voici Ha Tinh que nous traversons rapidement. Nous nous éloignons encore un peu de la mer.

Et c'est le bac de Ben Thuy qui nous permet d'atteindre Vinh. La plage de Vinh est Cua Lo. Mais il faut y aller spécialement et nous n'avons pas le temps d'aller nous baigner aujourd'hui.

Tout en suivant notre route qui se rapproche ou s'éloigne de la mer et que je trouve assez monotone, nous finissons par arriver à Thanh Hoa, puis c'est Ha Trung, le dernier Village d'Annam. Nous allons entrer au Tonkin. La voiture a l'air de sentir l'écurie. Il me semble qu'elle roule plus vite.

À Ninh Binh, arrêt chez nos amis qui nous offrent un rafraîchissement. Nous avons hâte de repartir.

C'est maintenant le bac de Do Len. Plus loin, Phu Ly. Nous approchons du but.

Enfin ! C'est Hanoï. Et la voiture s'arrête pile devant le 180 Avenue du Grand Bouddha. Nous revoilà chez nous.

